

# QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

BROUILLON

Youcef AIT-MOHAND

# QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

## SOMMAIRE

<b>I/ LE VILLAGE KABYLE : ORGANISATION/MŒURS ET TRADITIONS .....</b>	<b>3-7</b>
<b>II/ AKLANE ET LEUR ORIGINE .....</b>	<b>7-9</b>
a) PREMIERE ORIGINE : L'esclavage :	
b) DEUXIEME ORIGINE : Auto-avilissement pour échapper à la réparation d'un crime de sang.	
<b>III/ORGANISATION DE LA FAMILLE KABYLE.....</b>	<b>9-14</b>
a) ELEMENTS CONSTITUTIFS DE LA FAMILLE KABYLE	
b) REPARTITION DES TACHES ENTRE LES MEMBRES DE LA FAMILLE :	
c) REPARTITION DES CHAMBRES	
d) FONCTIONS DEVOLUES A CHAQUE MEMBRE DE LA FAMILLE	
<b>IV/LE RETOUR DE L'EMIGRE A LA MAISON THISSINE IMINIGG.....</b>	<b>14-17</b>
<b>V/LES FETES RELIGIEUSES .....</b>	<b>18-26</b>
1) L' AID THAMACHTOUHTH (l' AID SEGHIR)	
2) L' AID THAMOQRAN'T (la fête du Sacrifice)	
3) THIMCHRET	
4) PARTICULARITE DU REPAS DE L' ACHOURA (IMENSI N'TAACHOURTH	
<b>VI/ LA FILLE KABYLE – Naissance, éducation &amp; mariage.....</b>	<b>26-32</b>
a)EXEMPLARITE DE LA FEMME KABYLE	
b) CONGE DE LA FEMME KABYLE (THIRDZAFF)	
c) LA REPUDIATION D'UNE EPOUSE	
<b>VII/LE GARÇON KABYLE .....</b>	<b>32-44</b>
a)NAISSANCE	
b) LA PREMIERE SORTIE	
c)LA PREMIERE COUPE DE CHEVEUX	
d) LE PREMIER JOUR DE MARCHE	
e) LA CIRCONCISION	
f) PREMIER JOUR DE RAMADHAN	
g) MARIAGE	
<b>VIII/THIWIZI .....</b>	<b>44-46</b>
<b>IX/THACHEMLITH.....</b>	<b>47</b>
<b>X/LE DECES ET LES FUNERAILLES EN</b>	
<b>KABYLIE.....</b>	<b>47-49</b>
<b>ANNEXE – LEXIQUE.....</b>	<b>51-53</b>

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

L'organisation politique et sociale de La Kabylie n'a rien à envier aux grandes démocraties. La Kabylie s'est dotée d'une organisation capable de répondre à toutes les éventualités de la vie en société. Décentralisée dans sa gestion, elle s'est créée des outils performants pour mener à bien sa politique. Ces outils sont la confédération, la tribu, et le village. (Thaqvilte, Lâarch et thadarth). La confédération regroupe un certain nombre de tribus. La tribu ou l'âarch est formée d'un ensemble de villages (Thoudar) et en dernier, le village (thadarth) qui lui, est subdivisé en quartiers. (Adhroum, idherman).

D'une tribu à une autre, on peut noter des nuances qui peuvent concerner certains actes de la vie. La façon de tisser le burnous, de broder les foulards, et celle dont sont célébrées certaines fêtes etc. Ces petites différences loin de constituer des obstacles sont au contraire, des richesses qui n'influent en rien sur la vision globale du kabyle quant aux grands principes qu'il considère comme fondements de sa particularité. Ces principes élevés en dogmes sont : Ennif, thirougza et thaqvaylith. Aussi, pour la sauvegarde de sa fierté et de son esprit légendaire d'indépendance, le kabyle s'est donné pour devise une maxime tirée du terroir qui ne laisse aucune place aux tergiversations : ANEREZ WALA ANEKNOU (Plutôt rompre que plier). Tout est dit !

### **I-LE VILLAGE KABYLE : ORGANISATION/MŒURS & TRADITIONS**

Le village kabyle, véritable république à lui tout seul, est subdivisé en quartiers appelés idherman. Adhroum est formé de plusieurs familles issues le plus souvent du même arbre généalogique. Adhroum a à sa tête un responsable librement désigné appelé « Tamen ». Les fonctions de Tamen et d'Amine se méritent, et sont une lourde charge avant d'être un privilège. Les hommes choisis pour assurer ces responsabilités sont issus de familles honorables, assez aisées pour éviter toute tentation malveillante, et ne doivent souffrir d'aucun antécédent contraire à la morale et la bienséance. Les charges de l'Amine et de Tamen ne sont pas héréditaires. En cas de défaillance ou d'empêchement, l'amine ou le Tamen sont immédiatement remplacés.

L'assemblée du village (Tajmaïte) se réunit et désigne parmi ses membres l'Amine. L'Amine et l'ensemble des Tames constituent l'organe exécutif du village. L'Amine est responsable de la bonne marche du village. C'est lui qui représente sa communauté dans toutes les manifestations officielles et veille au respect des lois et du règlement intérieur du village

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

(Qanun). Le village n'a pas de police, les habitants guidés par leur dogmatique sens de l'honneur et le respect qu'ils vouent à la propriété d'autrui (ayla meddene) s'auto-disciplinent naturellement. Les conflits qui naissent de temps en temps entre les habitants sont vite réglés par la djemaa du quartier ou par le conseil du village.

Le tamen est responsable de la gestion de son quartier. Il veille au maintien de sa quiétude et à l'application des lois (qanoun) votées par le village. Le tamen supervise tous les travaux d'intérêt général effectués à l'intérieur de son quartier (nettoyage des sources, nettoyage des cimetières, déneigement des chemins, etc.) Il veille à la sauvegarde des intérêts des familles dont il a la charge et agit en qualité de premier arbitre en cas de désaccord ou de conflit.

Le kabyle étant orgueilleux par nature, le tamen essaie autant que possible d'éviter toute immixtion du conseil du village dans les affaires internes de son quartier. Il lui arrive souvent de mettre la main à la poche pour payer une dépense ou régler une dette contestée par une des parties belligérantes. Pour le kabyle, préserver son ennif (honneur, fierté) est le premier de tous les devoirs.

Le comité exécutif du village composé de l'Amine et des temanes, se réunit pour mettre en application les décisions arrêtées lors de l'Assemblée générale du village (Anejmaa n'tadarth).

L'Assemblée du village est composée de tous les hommes officiellement admis à la djemâa (dès la puberté ou dès l'âge de dix huit ans selon les Aarches), sans autre condition. (Il est utile de signaler cependant, que malgré la présence obligatoire de tous les hommes à l'Assemblée, la parole n'est donnée qu'à ceux qui sont relativement aisés, propriétaires fonciers aux ikouffane débordant de blé et aux patriarches de familles riches en hommes et en commerces. Un pauvre paysan sans terre et sans hommes est souvent ignoré et, conscient de sa condition sociale ose rarement demander la parole).

**A propos de cette discrimination sociale qui sévissait jadis dans les réunions, je me souviens d'une petite histoire que mon père me racontait souvent et que voici :**

Il y'a fort longtemps, dans un petit village des montagnes Kabyles vivait un pauvre charbonnier.

Pour fabriquer son charbon, il partait le matin très tôt en forêt et ne rentrait qu'à la nuit tombée. Il était tellement pauvre qu'aucun villageois n'avait d'égards pour lui. Ignoré de tous,

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

ses absences aux réunions du village auxquelles il n'était jamais convié, passaient inaperçues et les gens qui oublièrent jusqu'à son nom, le surnommèrent «Vouthmouline» (l'homme à la suie).

Les années passèrent. A force de travail et de privations, la situation de notre charbonnier s'améliora peu à peu. Ses garçons, devenus de magnifiques jeunes hommes, réussirent à faire fortune dans le négoce et Vouthmouline désormais sorti de la misère, devint Lhadj Mohand aux ikouffane pleins d'orge et de blé.

Un jour, lors d'une assemblée ordinaire du village, l'Amine remarqua miraculeusement l'absence de Vouthmouline. « Nous ne pouvons commencer notre réunion en l'absence de Lhadj Mohand ! Qu'on aille vite l'appeler ! » Ordonna l'amine. Lhadj Mohand arriva à la Djemâa, salua les présents, prit place modestement parmi ses concitoyens et la réunion put enfin commencer. Quand arriva le moment des débats, l'Amine s'adressa à Vouthmouline : « El hadj Mohand, ta présence illumine notre auguste assemblée, nous serions très heureux et honorés d'entendre ton avis sur cette question qui nous préoccupe au plus haut point ! » Vouthmouline se leva, s'approcha de l'Amine et, avec un calme souverain, lui dit : «Sabhane Allah ya Lamine, (Gloire à Allah) en matière d'hypocrisie, on ne peut pas faire mieux. Subitement, par miracle tu te rappelles de moi et tu trouves aujourd'hui que j'ai un avis à donner ! Seulement voilà, je te le dis, tu te trompes d'interlocuteur ! Il enfonça sa main dans une de ses poches et tira un petit sac qu'il vida dédaigneusement aux pieds de l'Amine : «Tiens, parles à ces grains de blé ! C'est à ce blé qu'il faut demander son avis, pas à moi !!! Parce que hier, quand j'étais dépourvu de ce blé, d'orge et d'argent vous m'appeliez Vouthmouline comme si j'avais commis quelques opprobres. Hier, parce que j'étais pauvre, vous aviez oublié jusqu'à mon nom. A vos réunions vous ne me conviez jamais. Dans le village, j'étais superbement ignoré !

A présent que la fortune me sourit, que mon portefeuille est plein, que mes ikouffane débordent grâce à Dieu, à mon travail et à mes hommes, je suis devenu fréquentable ! Je suis devenu Lhadj Mohand à qui l'Amine du haut de sa suffisance, demande son avis. Pourtant, Honorable Assemblée, je n'ai pas changé ! Mon aspect physique est le même. Je suis toujours marchand de charbon et je resterai fidèle à mon métier tant qu'il me restera encore des forces pour l'exercer !

L'Amine, c'est vrai, j'étais pauvre ! Mais au contraire de vous, je n'ai jamais été misérable !

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Cela fait quelques années, que vous vous êtes passés de ma présence. Vous pouvez donc continuer vos palabres sans moi ! Lhadj Mohand n'a pas de temps à perdre, il a un chargement de charbon à livrer ! Je vous laisse en compagnie de ces quelques grains de blé, auxquels, je suis sûr, vous accorderez toute votre attention ! C'est dans vos habitudes ! Salam alikoum !»

Sur ce, et à la stupéfaction générale, Lhadj Mohand épousseta son burnous et quitta la Djemâa suivi du regard médusé de l'Amine.

L'assemblée se réunit une fois par mois ou sur convocation de l'Amine. Dans les différentes assemblées du village, les femmes ne sont pas admises (Celles-ci ne s'en plaignent pas d'ailleurs et quand elles en parlent elles disent toujours « anejmâa gu'ergazene » l'assemblée des hommes – (la précision est significative)

**ANECDOTE** – Une fois, au début de la réunion, et après lecture de la fatiha, l'Amine, un homme sage, prend la parole et s'adresse à l'assistance en ces termes : «Honorable assemblée, je vous informe que celui qui prendra la parole aujourd'hui aura une amende et celui qui ne la prendra pas aujourd'hui aura également une amende» Intrigués, les présents lui demandent des explications sur ce qu'il vient de dire. «Je vois que vous n'avez pas saisi la signification de mes propos, je m'explique donc. J'ai dit : celui qui prendra la parole aura une amende, c'est-à-dire, celui qui parlera pour dire n'importe quoi et nous faire perdre du temps, celui là sera verbalisé, et celui qui a quelque chose d'utile et de sensé à dire ne le dit pas celui là aussi sera puni ! Voici la signification de mes propos !» « Adhakyafou Rebbi a l'Amine,-Que Dieu te bénisse oh Lamine, lui répondent-ils en chœur.

La séance de l'Assemblée du village est ouverte et clôturée par la lecture de la fatiha faite par l'imam. L'Amine prend la parole pour présenter l'ordre du jour et la donne ensuite aux tamane à tour de rôle puis s'en suit le débat général. Une fois les points prévus à l'ordre du jour épuisés et les décisions arrêtées, la séance est levée par l'Amine (L'avis de l'imam est demandé seulement quand il s'agit de question de religion et de chariâa) mais si les circonstances l'exigeaient, l'Assemblée ne se gênerait pas pour adapter les recommandations célestes au droit coutumier tel par exemple le droit à l'héritage des femmes mariées qui fut supprimé parce qu'il était à l'origine de plusieurs conflits.

Au village, chaque quartier (quelque fois, chaque famille) possède son propre cimetière, sa propre source, sa propre djemâa et sa propre mosquée. Les habitants du village ne se

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

retrouvent ensemble que lors d'évènements importants (décès, thachemlith, assemblée générale, thiwizi, fêtes, zerda, thimechret ou visite chez les Saints gardiens du village.)

Enfin, l'Amine représente son village à la réunion de l'Aârch et rend compte des conclusions de ces réunions au comité du village.

### **II/AKLANE ET LEUR ORIGINE**

**PRECISION** : Souvent Akli est assimilé à la couleur noire parce qu'au temps de l'esclavage, cette catégorie sociale n'est composée quasiment que d'hommes noirs. Le sens étymologique du mot Akli signifie: homme de peine sans rétribution qu'il soit blanc ou noir. Il faut ajouter aussi qu'avec le temps, le terme d'akli a pris chez les kabyles, une consonance péjorative aux conséquences parfois dramatiques.

Quasiment, chaque village a ses « aklane » (pluriel d'Akli).

Aklane ont deux origines bien distinctes l'une de l'autre :

#### **a) PREMIERE ORIGINE : L'esclavage :**

Du temps de la traite des noirs, des familles kabyles aisées achetaient des esclaves (souvent noirs). Elles les utilisaient de manière traditionnelle comme hommes de peine et ce, jusqu'à l'abolition de l'esclavage. Lors de l'institution de l'état civil en Kabylie à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, les esclaves noirs affranchis ont été enregistrés sous le nom de leurs anciens maitres (le cas existe chez nous) ou ont pris d'autres noms souvent adaptés.

Une fois doté d'un nom de famille qui sera désormais son patronyme, l'ancien esclave devient un citoyen à part entière. Néanmoins, il portera toute sa vie, sans honte et sans gêne le qualificatif d'akli. Et ses enfants en hériteront jusqu'à l'infini.

Les habitants du village sont répartis en trois catégories : Il y a « Imravddhène » les marabouts, « ihariyene » les hommes libres et « aklane ». Hormis le mariage, (Un homme « aherri » ne peut pas épouser une « taklith et un homme « akli » ne peut pas épouser une femme « thaharrith ») et cette discrimination est valable aussi pour les marabouts qui se marient entre eux, tous les autres actes de la vie du village sont vécus de la même manière par les deux catégories sans autres distinctions.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

De par leur statut de «descendants» du Prophète ou d'érudits, les marabouts sont dispensés des travaux de thachemlith, thiwizi ou de toute autre activité communautaire. Leur présence aux événements sociaux qui animent le village (mariage, décès, zerda, travaux etc.) est symbolique, elle se limite à la psalmodie des versets coraniques pour laquelle d'ailleurs, ils sont rétribués par une ziara, façon de se prémunir de la malédiction (dhâawassou) dont leur saint grand père serait, semble – il, dépositaire.

Dans l'orthodoxie kabyle, un homme «aherri» ne peut en aucun cas exercer dans la boucherie. Le métier de boucher est considéré comme vil et ne peut donc être pratiqué par un homme noble, un «Aherri». C'est pour cela et jusqu'à présent que le métier de boucher est une exclusivité des «aklane» du moins en Haute Kabylie.

### **b) DEUXIEME ORIGINE : Auto-avilissement pour échapper à la réparation d'un crime de sang.**

En Kabylie, comme dans d'autres contrées du monde, il arrive que dans un village, des différends naissent entre deux familles. Ces différends qui prennent quelques fois des proportions très graves, peuvent aller jusqu'au crime de sang. Quand cela arrive, le kabyle ne laisse pas le crime impuni, et cherche à se venger par n'importe quel moyen. Le code de l'honneur est en Kabylie très strict : celui qui a tué doit mourir. C'est la loi du talion dans toute sa rigueur. En Kabylie, la notion de prescription est inconnue. (Un cas authentique dans notre village: la victime d'un crime de sang n'a été vengée que trente cinq ans après les faits). Néanmoins, et malgré cette rigidité des mœurs, l'auteur du crime peut tout de même sauver sa tête. De quelle manière? Me direz-vous ! Eh bien de la manière la plus vile qui soit pour l'orgueil démesuré d'un kabyle. L'auteur du crime, en accord avec le conseil du village et la famille de la victime, se rend au marché hebdomadaire et va directement à l'abattoir. Devant les membres du village et les représentants de l'Aarch, il prend une panse toute dégoulinante d'un bœuf et la pose sur sa tête. Il prend ensuite une partie des intestins de l'animal et un bout de corde (thamrarth) qu'il se met autour du cou puis se saisit d'un couteau de boucher et déclare devant l'assistance son auto-avilissement, celui de ses enfants et de toute sa descendance en devenant boucher avec le qualificatif de akli. A partir de ce moment, sa dette de sang s'éteint. S'il a des filles mariées au village, elles sont immédiatement répudiées.

Généralement, l'homme avili vend tous ses biens et quitte définitivement son village pour émigrer vers des contrées plus clémentes où il se fait oublier en optant pour un autre nom de famille.



## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

**ANECDOTE** : La femme kabyle, dont les enfants meurent prématurément, a trouvé une astuce originale pour éloigner le mauvais sort et «sauver» la vie de son dernier: Elle lui choisit un prénom dont l'origine n'est pas trop «glorieuse» : Akli !

La femme kabyle dans sa naïveté, croit dur comme fer que l'ange de la mort n'aurait sans doute pas l'envie de prendre l'âme d'un..... Akli. Et, bizarrement, ça marche ! Son Akli de fils dédaigné par la mort, devient un beau jeune homme qu'elle affuble d'un somptueux surnom : «Lali». Façon d'atténuer un peu l'âpreté du prénom, (Le prénom Akli étant tout de même dur à porter).

### III/ORGANISATION DE LA FAMILLE KABYLE :

a) **Eléments constitutifs de la famille kabyle** : La famille kabyle est généralement constituée de :

- 1) **père**
- 2) **mère**
- 3) **des fils**
- 4) **des filles**
- 5) **des brus**
- 6) **des petits enfants**

➤ **FAMILLE TYPE** :

La famille kabyle type compte généralement :

- 1) **Le père, la mère, 4 garçons et leurs épouses**
- 2) **2 filles et les petits enfants (souvent 2 à 3 par fils)**

B) **Répartition des tâches entre les membres de la famille** :

- 1) **Affaires extérieures : le père**
- 2) **Affaires domestiques : la mère**
- 3) **Travail et pourvoi en argent : les fils**
- 4) **Travaux des champs : les brus et les fils**
- 5) **Travaux domestiques : les brus**
- 6) **Apprenties /stagiaires en attendant leur mariage : les filles**
- 7) **Bergers : les petits enfants**

# QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

## ➤ COMPOSITION ET ARCHITECTURE LA MAISON KABYLE :

La maison kabyle se compose de plusieurs pièces construites toutes autour d'une cour centrale appelée « AMRAH EL HARA » Pour pénétrer dans une maison kabyle, on passe d'abord par un vestibule appelé « Ahanou ou askif, selon les régions. Cet ahanou est doté d'un banc construit tout au long du mur. Sous ce banc, il est prévu des alcôves assez vastes et profondes qui servent au rangement de toute sorte d'outils et harnachements de l'âne ou du mulet, tels que bâts, mores etc. Ahanou sert également de salle d'attente pour les visiteurs étrangers imprévus. En traversant ahanou on débouche sur « Amrah el hara » la cour centrale, toutes les portes des chambres y donnent

**Remarque :** l'ensemble des chambres et la cour d'une maison kabyle est appelé : **EL HARA**

### 1. REPARTITION DES CHAMBRES

#### **Akham lââyal** (la salle commune)

Akham lââyal, c'est la plus vaste pièce. C'est le point névralgique de toute la maison. C'est dans cette pièce que se réunit toute la famille, pour manger, pour discuter, prendre des décisions. C'est dans cette pièce aussi que dorment les parents avec leurs petits enfants. Cette pièce a plusieurs fonctions : 1) chambre à coucher des parents 2) lieu de réserve des denrées alimentaires 3) lieu de conservation des jarres d'huile, des ikouffane où sont stockées les provisions de blé, d'orge et de figues sèches qui constituent l'alimentation de base du kabyle.

Akham lââyal est subdivisé en trois parties : la première partie constitue le lieu de vie commun à toute la famille, c'est là qu'on se réunit autour du kanoun. La deuxième partie est divisée en deux : la partie basse constitue l'écurie « adaynine » où sont abrités les animaux domestiques de la famille, tels que la vache et son veau, la brebis et son agneau etc. Au dessus de « adaynine se trouve la soupente (tharicht). Ces deux parties sont séparées de celle qui constitue le lieu commun de vie par adhoukane, sorte de banc construit sur lequel sont placés ikouffane cités plus haut. Sous adhoukane, il y'a lamdhawedh sorte de mangeoires pour animaux. On accède à l'intérieur de tharicht par adhoukane puis à l'aide d'une petite échelle. Tharichth ou thakhamth n'ray est le domaine exclusif de la maman (thamgharth). C'est là que sont stockées les provisions de bouche les plus convoitées, tels que la cruche scellée qui contient le beurre, le café, le sucre, le sel, la viande séchée etc. La mère fait très attention à l'utilisation de ces denrées et les sort avec parcimonie.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Certaines maisons kabyles sont dotées d'une petite pièce qui sert de cuisine, mais la plupart des ménages cuisent leurs repas dans un des coins de la salle commune (akham layal) où une cheminée rudimentaire est construite. Les autres pièces servent exclusivement de chambres à coucher. Généralement dans « el hara » une salle dotée d'une autre porte qui donne directement sur la rue est réservée pour recevoir les invités étrangers. C'est dans cette chambre qu'on leur sert à manger et où ils dorment lorsqu'ils passent la nuit.

### c) Fonctions dévolues à chaque membre de la famille

**1. LE PERE :** Le père est le chef suprême de la famille. Il en est le gardien, le guide. Tous les membres de la famille lui doivent respect et obéissance. Rien ne peut se faire sans son consentement. C'est lui qui détient le portefeuille et contrôle les dépenses de la famille. A l'extérieur, il est l'interlocuteur. Sa place à la djemâa prime sur celles de ses enfants. Lorsque le père pénètre dans la djemâa ses enfants par respect la quittent immédiatement. Sauf dans les grandes réunions du quartier « Adhroum » ou du village où leur présence est obligatoire, vu leur statut d'adultes, mais en aucune façon ils ne doivent donner un avis différent ou contraire à celui de leur père. C'est le père qui décide du mariage des filles et des fils et le plus souvent l'alliance stratégique prime sur le choix des enfants. Chez le kabyle, la notion de mariage par amour est inexistante.

**2. LA MERE (THAMGHARTH) :** La maison kabyle est gérée par la mère (thamgharth). Lui sont dévolues les fonctions d'intendante, d'économe, d'arbitre et quelque fois même de sage-femme. Elle doit veiller au maintien de la bonne entente entre ses fils, ses brus, ses filles et ses nombreux petits enfants. Son souci d'équité est constant. Si le père (amghar) s'occupe principalement des affaires extérieures, la mère (thamgharth) elle, est maitresse incontestée de la maison, comme le père, rien ne peut se faire sans son avis. Elle veille à la bonne utilisation du temps et répartit judicieusement les tâches ménagères entre ses brus. Aucune d'elle ne doit être lésée ou favorisée par rapport aux autres. Chaque matin la mère donne à la bru dont c'est le tour de faire la cuisine, la ration journalière de semoule de blé ou d'orge et tous les ingrédients nécessaires à la préparation du couscous (ration de sel, d'huile, de légumes secs) Les quantités remises doivent suffire à nourrir tous les membres de la famille pour les repas de midi et du soir. Aucun gaspillage n'est toléré. Quand il y'a un repas amélioré – une fois par semaine pour les plus aisés, soit le jour de marché – la mère compte les morceaux de viande avant la cuisson et les introduit elle-même en présence de sa bru dans la grosse marmite en terre cuite. Le soir au moment du repas, c'est elle, toujours en présence de sa bru, qui retire

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

les morceaux de viande cuits de la marmite et qui les distribue aux membres de la famille. Le morceau le plus tendre est bien sûr réservé au père (amghar). Pendant les repas, les hommes mangent les premiers et les meilleures parts leur sont naturellement octroyées. Si les hommes, rassasiés, n'ont pas fini le repas qui leur est servi, les femmes commencent d'abord par manger le couscous laissé par leurs maris avant que la mère ne les sert de nouveau. Les filles tant qu'elles ne sont pas mariées doivent obéissance à leur mère et respect à leurs belles sœurs. Elles sont en « apprentissage » et doivent être aptes à assumer leurs rôles quand elles rentreront chez autrui « akham meddene » c'est-à-dire quand elles rejoindront le foyer de leurs futurs maris et beaux parents. Les brus sont tenues, elles, d'initier leurs belles sœurs à tous les travaux domestiques ainsi que la cuisine sous l'œil vigilant de la mère. La préparation du couscous, de la galette et des autres plats kabyles ne doivent avoir aucun secret pour elles. La jeune fille kabyle qui ne sait pas rouler le couscous, pétrir et cuir la galette ne peut prétendre au mariage.

Dès qu'elle atteint sa puberté, la jeune fille kabyle est cloîtrée à la maison. Il lui est interdit de mettre le nez dehors sans être accompagnée. Si elle était surprise à regarder par la fenêtre ou par les interstices de la porte d'entrée (chqayeq), elle serait sévèrement punie (1) Sa mère lui accorde quelque fois le privilège de participer à la corvée de l'eau en allant en compagnie de ses belles sœurs et des autres femmes du quartier remplir sa cruche à la fontaine publique et le quartier libre tout relatif ne lui est donné que lors des deux fêtes de l'Aïd.

Si une jeune fille kabyle était surprise dehors toute seule, elle risquerait une punition qui peut aller jusqu'à la mort. On ne badine pas avec l'honneur en Kabylie.

### (1) ANECDOTE

Une fois, un kabyle invita un de ses amis chez lui et, en lui faisant le tour du propriétaire, il lui dit : « Alors qu'en dis-tu ? Ma maison te plaît ? » « Oui cher ami, ta maison me plaît, mais une de tes fenêtres, si elle est souvent encombrée comme elle l'est aujourd'hui, il ne doit pas y avoir beaucoup de lumière à l'intérieur! ». Visiblement confus, le maître des lieux comprit à quoi son invité faisait allusion. Une fois son ami parti, l'homme entra dans une colère noire et interpella sa femme: « C'était ta fille qui était tout à l'heure à la fenêtre ou toi ? Allez parle ! Je vais vous massacrer toutes les deux ! Mon ami par une métaphore, m'a humilié en me disant qu'une de mes fenêtres était obstruée ! Tu as compris ce que cela voulait dire ? » Sa femme terrorisée protégea sa fille en reportant la faute sur elle et eut droit à une raclée mémorable.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

**3. LES BRUS :** Dans la famille type, nous avons dit qu'il y a quatre brus. Le travail entre elles se répartit ainsi :

Deux brus s'occupent du travail intérieur : soit la cuisine, la vaisselle, nettoyer l'écurie balayer la cour, veiller à la bonne tenue de la maison en général sous l'œil attentif de la mère.

Les deux autres brus accompagnées de leurs maris vont au champ pour la corvée de bois, chercher du foin pour nourrir les animaux, cueillir les fruits de saison (cerises, figes ...) sachant que les arbres (cerisiers, figuiers) dont les fruits sont réservés à la consommation de la famille ont été désignés à l'avance par le père (amghar) les autres fruits dont la qualité est supérieure sont destinés à la vente et feront l'objet d'une cueillette collective avec la participation de toute la famille.

Les tâches domestiques sont faites par intermittence entre les quatre belles filles avec l'aide bienveillante des belles sœurs. La corvée de l'eau est collective. Sauf celle désignée à la cuisine, les autres femmes de la famille vont avec une joie visible à la fontaine. Il faut dire que la fontaine pour la femme kabyle est un lieu de détente privilégié. C'est là qu'elles se rencontrent, palabrent, s'échangent les nouvelles, s'amusent, et bien sûr se taquinent. Le moment d'aller à la fontaine, la jarre ou le bidon souvent de plus de vingt litres sur le dos ou sur la tête est attendu avec impatience par toutes les femmes du village. A la fontaine, les hommes n'y ont pas accès, c'est le domaine exclusif des femmes. Les jeunes filles vont en procession à la fontaine en compagnie de femmes plus âgées. Quand elles traversent la djemaa pleine à craquer, les jeunes hommes qui s'y trouvent comme par miracle profitent pour choisir discrètement leur future. Le choix du jeune homme est très souvent rebuté par les parents et il est tenu de se soumettre à leur volonté sous peine de représailles qui peuvent aller jusqu'au reniement.

Pour pourvoir la famille en moyens financiers, les kabyles quittent leurs villages et émigrent soit vers la France soit vers d'autres régions d'Algérie. En Algérie, on les retrouve partout et exercent le plus souvent dans le commerce – Epicerie- mercerie et tissus sont leurs spécialités. C'est dans leurs échoppes même qu'ils cuisinent et qu'ils dorment. Economiser le moindre sou est leur devise. Nos quatre frères de la famille type possèdent un magasin dans le Sud du pays et y vont travailler deux à deux à tour de rôle pour une durée de six mois, laissant aux bons soins des parents (Amghar et thamgharth) femmes et enfants. Pendant que deux des quatre frères vont commercer pour gagner de l'argent, les deux autres sont au village et ne

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

restent pas les bras croisés. Ils doivent en effet s'occuper des travaux des champs (labour, moisson, greffage, cueillette ...) les travaux à effectuer dépendent de la période durant laquelle ils sont « au repos » au village. Je dis bien « au repos » car le kabyle qui regagne son village même après une année de fonderie ou de mine au Nord de la France se considère en vacances et les menus travaux qu'il effectue (labourage, abattage d'arbres pour le bois de chauffage, diverses réfections dans la maison...etc.) sont pour lui des passe-temps. Il est hors de question pour un kabyle de rester oisif. Ce n'est pas dans ses mœurs.

### **IV/LE RETOUR DE L'EMIGRE A LA MAISON (THISSINE IMINIGG)**

Le retour du fils ou du père est un grand évènement. La perspective d'un portefeuille plein de jolis billets de banque et de valises bourrées de jolies et belles choses ajoute à l'impatience des membres de la famille. Si le voyageur arrive de France, une délégation composée de frères et de cousins va de très bonne heure l'attendre à la gare de chemins de fer. On lui porte des vêtements « décents » qu'il doit mettre (Burnous, pantalon bouffant, chéchia). Dans l'ancien temps, il n'était pas convenable pour un kabyle de pénétrer au village habillé à la française. Il devait par respect des traditions, avoir la tête toujours couverte d'une chéchia, ou d'un chèche et les épaules d'un burnous, d'une gandoura ou de tout autre vêtement ample. Arrivé au village, le voyageur et ses bagages sont accueillis par les youyous de la mère, des sœurs et des belles sœurs à l'exception de l'épouse qui, par pudeur, ne peut pas extérioriser sa joie de revoir son mari. Elle ne figure même pas parmi le comité d'accueil. Après quelques instants de repos, le père et le fils reçoivent les cousins, voisins et gens du village qui viennent souhaiter la bienvenue au « iminigg » contre une bonne tasse de café. Cette cérémonie revêt une importance plus grande lorsque le voyageur « iminigg » arrive de France, car il sert souvent d'envoyé spécial aux autres habitants du village qui travaillent comme lui en France. Ils lui confient de petits colis, des sommes d'argent à remettre à leurs parents.

A la nuit tombée et, après le souper, arrive enfin le moment tant attendu .Un véritable rituel. Ce moment c'est celui de déballer les bagages. Le père dont la fierté est apparente, constate que tous les membres de la famille sont présents puis fait signe à son fils de procéder à l'ouverture des valises. Commence alors la distribution : Chaque membre de la famille a son petit cadeau. D'abord le père puis la mère, viennent ensuite les sœurs, les belles sœurs, les enfants et l'épouse. Les tantes et les oncles ne sont pas oubliés, ils auront leur part de bonbons et pour les tantes un coupon de tissu chacune. Avant d'aller se coucher le fils appelle son père à l'écart et lui remet une grosse liasse de billets de banque. Le père en récompense, lève ses

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

mains vers le ciel et formule des souhaits pour son fils « Que la baraka ne quitte pas ta poche ! Que ma bénédiction soit toujours ta protectrice ! Que Dieu remplisse ta part ! Adh' yâamer Rebbi amourik ! Adhig Rebbi el varaka dhi thakhririk ! Akisser Rebbi akenni thasraddh vavak ! Rouh Ammi anidha thaddiddh edh'lamane ! Le fils ému aux larmes, attire vers lui la tête de son père et y dépose un baiser discret et respectueux. Le père sachant son fils fatigué, lui ordonne alors de rejoindre sa chambre et la mère fait de même pour sa belle fille – **Chez les Kabyles, pour dormir, la femme ne précède jamais son mari dans la chambre, elle n'y va que lorsque son mari y est déjà, sinon cela est considéré comme un manque de pudeur.**

Le lendemain la belle fille est tenue de se faire belle pour honorer son mari. Elle se lève très tôt le matin. Elle procède à sa toilette puis se «maquille». Pour ce faire, elle utilise des produits naturels tels que «thazout » pour les yeux, l'écorce des racines de noyer «agoussim » pour la bouche et les dents, trace sur ses arcades sourcilières un trait de henné appelé « thimi laqwass ». Elle ouvre ensuite sa grosse caisse décorée aux motifs berbères où sont soigneusement rangés ses plus beaux foulards (imendiale), ses bijoux en argent et ses robes. Elle en choisit pour la circonstance la plus belle qu'elle met, couvre sa tête de son foulard aux franges tressées main (Amendil Idjamaa n'Paris vou thethvirine) se pare de ses bijoux et rejoint le cercle familial un peu gênée et confuse par son changement d'aspect. Sa belle mère la félicite pour sa beauté et la qualité de ses robes ainsi que ses belles sœurs, mais celles-ci avec une pointe de jalousie toute compréhensible. Il faut dire que la femme kabyle en l'absence de son mari vit en situation de quasi veuvage. Il n'est pas séant pour elle de paraître dans ses atours en l'absence de son homme. Elle doit se montrer la plus discrète possible. Même sa voix doit être la moins audible possible. En l'absence de son mari, sa vie intime s'arrête. En plus, quand l'absence de son mari dure plusieurs années, elle doit supporter les insinuations des voisins, des cousines comme par exemple : «une telle, son mari s'est marié en France, la pauvre, elle perd son temps à l'attendre » des quolibets plus durs encore qui la blessent profondément auxquels elle ne peut riposter de peur de représailles de ses beaux parents qui ont le redoutable pouvoir de la répudier sans même en référer à leur fils.

Pendant deux ou trois jours, le nouvel arrivé est dispensé de tout. Il est là à déambuler dans son joli burnous tout blanc de la djemâa à la maison. Arrive le jour de marché. Il s'y rend en compagnie de son père et font de nombreux achats (Viande, café, sucre, savon) et des légumes qui ne sont pas cultivés dans le jardin familial. Une fois rentrés du marché, le père et le fils sont accueillis par la mère qui prend le relais. Avec ses belles filles, elle doit préparer

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

**Imensi iminigg.** Imensi iminigg est le diner qu'on prépare pour fêter l'arrivée du fils. C'est un grand repas (couscous, viande et sauce de légumes frais) auquel sont conviés en plus des membres de la famille, les oncles, les tantes et les filles mariées qui viennent le plus souvent avec leurs enfants. On se régale copieusement. - Chez le kabyle, le repas est constitué d'un seul plat qui est souvent du couscous. Lors des fêtes ou des repas améliorés, Il est servi accompagné de viande (un morceau par convive). Le couscous est servi dans un grand plat en terre cuite ou en bois. Les hommes et les femmes mangent séparément. Il n'y'a pas de dessert. S'il y'a des fruits, ils sont distribués et mangés immédiatement après leur cueillette (le kabyle achète rarement des fruits, il se contente de ceux que lui donne son verger). A la fin du repas, le père tout en se lissant fièrement les moustaches dit à son fils : « Tu sais, les oliviers de Thaghzout ont besoin d'être bêchés, il faudra t'y mettre avant l'arrivée des premières pluies ».Une façon de dire à son fils qu'il était temps de ranger le blanc burnous et que la récréation était terminée.

Le lendemain, sans rechigner, le fils se métamorphose en paysan et pendant toute la durée de son « congé » il n'a pas une minute de répit. Il s'occupe de tous les travaux et doit à tout moment faire attention à ne pas décevoir son père.

Pendant tout le temps que dure le séjour de son mari, la femme kabyle fait attention à sa toilette, elle n'est pas pour autant dispensée des travaux ménagers. Lorsque sa belle mère l'autorise à accompagner son mari au champ, elle est consciente du privilège qui lui est accordé. En retour, elle prend la plus lourde charge possible (des buches préalablement coupées par le mari, du foin ou de l'herbe fraîche pour les animaux)

De retour du champ, la femme gravit péniblement le sentier escarpé pliée en deux par la charge qu'elle porte sur le dos. Elle est suivie de son mari juché tel Sancho Pença sur son âne, l'inévitable hachette posée ostensiblement sur l'épaule.

Chargée comme une mule, la femme kabyle accompagnée de son mari éprouve malgré tout un sentiment de pur bonheur. Pour elle, Elle rentre de son champ ! La charge qu'elle a sur le dos ou sur la tête lui appartient ! Le bois, c'est pour sa cheminée ! Le foin, c'est pour ses animaux ! Et, fierté suprême, elle n'est pas toute seule ! Elle est avec « Vou chlaghem »son mari !

Pour la femme kabyle, le bonheur ne réside pas uniquement dans l'amour que lui témoigne son mari ou dans sa flopée de garçons, le bonheur pour une kabyle, consiste aussi à se sentir



## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

utile à la famille, à participer à tous les événements de la vie familiale, à être bien considérée par ses beaux parents, à avoir une renommée de travailleuse discrète et obéissante. La femme kabyle par son comportement et sa réputation contribue largement au rayonnement de ses deux familles, celle de son mari et celle de ses propres parents.

Malgré les contraintes et les aléas de la vie, la femme kabyle est satisfaite de sa condition et voue librement à l'homme un respect sans bornes. Aucune femme au monde n'a aussi bien chanté les mérites de son homme : sa prestance, son courage, sa force et sa virilité. Pour la femme kabyle, l'homme c'est le père, le frère et le mari. L'homme, c'est «la couverture». «Thamattouth yesser wergaz, kra our tsitshaz» (Une femme protégée par un homme est en sécurité). La femme kabyle sans son homme (vieille fille, divorcée ou veuve) n'a pas de vie sociale, ne participe à aucune réjouissance de gaité de cœur et n'a aucune considération pour elle – même. Le bonheur suprême de la femme kabyle est d'être avec son mari et ses enfants. Pour vivre ce bonheur simple, elle accepte toutes les vicissitudes qui peuvent se succéder tout au long de son existence.

### **V ) LES FETES RELIGIEUSES :**

#### **1) L'AÏD THAMACHTOUHTH (L'AÏD SEGHIR)**

L'Aïd thamachtouhth marque la fin du Ramadhan.

L'Aïd thamachtouhth commence la veille par la célébration du jour de thaswiqth n'Laïd thamachtouhth.

Pour tout l'or du monde, un kabyle digne de ce nom, ne raterait le marché de thasouiqth. C'est ainsi que dès l'aube, Les hommes accompagnés de leurs fils en âge de supporter la marche et toutes les pérégrinations à faire, se rendent au Souk à pied, à dos d'ânes ou de mulets pour les inévitables emplettes de l'Aïd (viande, légumes etc.). Jusqu'à la mi-journée, le village devient alors, le royaume des femmes et des filles (seuls les vieux et les petits garçons sont autorisés à rester au village).

Habillées de leurs belles toilettes aux couleurs chatoyantes et agrémentées de volumineux bijoux en argent massif, les femmes commencent les festivités par la traditionnelle visite au Saint, gardien du village. Chacune d'elles a une prière à formuler. Celle qui n'a que des filles demande un garçon, la célibataire, un prince charmant, la femme mariée, le retour de son émigré de mari etc. Puis en sortant du sanctuaire, (en marche arrière, car il n'est pas

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

convenable de tourner le dos au tombeau du Saint) chaque femme allume une bougie et glisse une petite pièce dans la fente de la petite boîte en fer blanc posée à cet effet dans l'une des alcôves de la Kouba du Cheikh vénéré.

Les femmes se rassemblent ensuite dans la djemaa la plus vaste du village et se donnent à cœur joie. Elles se libèrent ! Des éclats de rire sonores, des palabres à n'en plus finir, des chants, des danses au rythme du tambourin et ce, jusqu'au retour des hommes du marché.

A la vue du premier d'entre eux qui arrive juché sur son âne, les femmes, semblables à un vol de papillons, se dispersent et rentrent chez elles pour accueillir leurs maris. L'homme, fatigué par toutes ses déambulations à l'intérieur du marché, doit absolument trouver son épouse à la maison. C'est elle qui doit faire le tri de ce qu'il y'a dans le «chwari» et prendre ce qu'elle mettra ce soir dans la marmite, pour le dernier ftour du Ramadhan.

L'homme quant à lui, se débarrasse de ses habits « spécial souk » se lave et, tel un grand seigneur, va d'un pas nonchalant dans sa chambre pour une longue sieste bien méritée. Il ne se réveillera qu'à l'heure du ftour.

Les garçons tous vêtus de neuf, remplissent les rues du village de leurs cris joyeux et de leurs jeux, jusqu'à faire réagir les quelques vieux vaincus par le jeûne, qui somnoient sur les bancs de pierre de la Djemaa. « Allez jouer ailleurs petits diables !! » leur crient-ils

Après le ftour, pendant que les hommes se rendent au café improvisé dans un garage désaffecté pour une dernière partie de loto ou de domino, les femmes s'occupent avec beaucoup de zèle et de ferveur des préparatifs de l'Aïd :

- a) Pétrir la pâte pour les beignets (lasfendj)
- b) Mesurer la fetra (1dl ou amoude n'nvi de semoule par membre de la famille)
- c) Préparer les friandises à distribuer aux enfants pour le rituel de «Awid aylaw »
- d) Allumer dans chaque chambre une bougie

Pour s'assurer que tout se passe bien, la femme kabyle (thamgharth) ne ferme pas l'œil et c'est tard dans la nuit, qu'elle procède à la cuisson des beignets dans un grande poêle pleine aux trois quarts d'une huile d'olive frissonnante, aidée en cela par ses brus et ses filles.

Aux premières lueurs de l'aube, commencent alors les processions de gosses qui vont de porte en porte au chant de « Awid Aylaw – Donne moi ma part) Chaque maison est tenue de donner à chaque enfant une poignée d'un mélange fait de bonbons, gâteaux, beignets, œufs durs etc.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Certains villageois se rendent directement au cimetière avec des couffins pleins de friandises et c'est là, à côté de la sépulture de leur cher disparu, qu'ils les distribuent aux nombreux enfants qui se bousculent tout autour en piaillant d'impatience.

Avant la prière de l'Aïd, l'homme charge sur son dos sa fetra et va la remettre au Tamen qui procédera à sa répartition entre les pauvres et les nécessiteux d'abord de son quartier (Adhroum) puis du village. (Mais généralement, la plus grande part est destinée à l'imam du village. Cette fetra constitue pour lui, un élément de sa rétribution).

**NOTA :** Il est utile de préciser que dans l'ancien temps, l'Imam n'était pas salarié de l'Etat. C'étaient les villageois eux mêmes qui lui assuraient le gîte et le couvert. Le peu d'argent qu'il gagnait, il le faisait par les fatiha qu'il donnait lors des événements heureux ou malheureux qui animaient la vie sociale du village. Il gagnait quelques sous aussi par les amulettes qu'il écrivait à nos vieilles qui croyaient en ses petits bouts de papiers étrangement pliés et supposés enfermer de «multiples pouvoirs». Le village assurait également au marabout le chauffage en hiver et l'approvisionnement en eau. Il avait sa part dans toutes les récoltes. (Huile, figues sèches etc.) Il était bien gâté notre Imam !

Vers huit heures du matin, à l'entame de l'Adhan, les villageois pratiquants se rendent à la mosquée pour la prière et les incantations de l'Aïd. Une fois les obligations religieuses achevées, on se congratule, on s'embrasse et chacun rentre chez soi.

A midi, les filles mariées dans le village et les tantes paternelles (thioualiyine) sont invitées pour partager avec la famille un bon couscous accompagné de gros morceaux de viande. L'après midi ou le lendemain matin, on rend visite aux autres filles mariées à l'extérieur, pour leur porter leur part de viande et de friandises de l'Aïd et les gratifier bien sûr d'un joli billet de banque et.....à l'Aid prochain Incha Allah.

**NB/** Les filles et les sœurs mariées en dehors du village tiennent beaucoup aux visites que leurs parents leur rendent pendant ou en dehors des fêtes. Par cette attention affectueuse que leur témoignent le père ou le frère, les filles et les sœurs consolident encore davantage leurs places au sein de leurs belles familles et prouvent si de besoin à qui en douterait, combien les leurs tiennent à elles.

Mais, comme la perfection n'appartient qu'à Dieu, il arrive quelque fois que ceux-ci soient défaillants et espacent un peu trop leurs visites. Alors les filles et les sœurs quelque peu tristes et malheureuses, les rappellent à leur devoir de père ou de frère par cet émouvant poème :

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

A thighrivine ad3oumth Rebbi adyafk es'shou

Thine isâane agmas achqiq oulaboud ad'yanoulfou

Mi d'yakka agmi n'tabourth yekkès elkhiq, yekkès oughounzou

### 2) L'AÏD THAMOQRAN'T (la fête du Sacrifice)

**REMARQUE/** L'Aïd thamoqran't est considérée par l'Islam Sunnite comme la plus grande fête religieuse. C'est lors de cet Aïd grandiose qu'est accompli le cinquième pilier de l'Islam : le pèlerinage (el hadj) à la Mecque.

Egalement, par la symbolique du sacrifice du mouton, cette fête perpétue la tradition de Sidna Ibrahim El Khalil auquel Dieu a ordonné d'immoler son fils Sidna Ismaïl.

Cependant, devant la soumission et l'obéissance témoignées par le Saint Prophète à l'égard de son Créateur, Allah dans sa grande miséricorde, le récompensa en lui ordonnant d'immoler à la place de son fils Ismaïl, un énorme bélier que l'Ange Gabriel lui apporta du Paradis. Ce sacrifice annuel du mouton est élevé par l'Islam, au rang de Sunna sûre et véridique. (Mouäkada).

Comme pour l'Aïd thamachtouhth, l'Aïd thamoqran't débute la veille par le jour de Thasouiqth.

Thasouiqth n'Laïd thamoqran't n'est à nulle autre pareille. Elle est unique par la bonhomie qui règne partout, la joie des enfants tous de neuf vêtus jouant, criant et gambadant à travers les rues du village. Les femmes elles, prennent, en l'absence des hommes partis au marché, possession du village.

A l'exception de quelques vieux, qui vont s'asseoir pour palabrer à proximité de l'aire à battre, à l'ombre du frêne dont on n'a pas encore élagué les branches et les feuilles pour nourrir les animaux, aucun homme valide ne se trouve au village. Les femmes libérées de toutes les obligations pour une bonne demie - journée, toutes bariolées de couleurs vives et éclatantes règnent sans partage. Dans la djemaa c'est la liesse générale, les youyous stridents fusent de partout et, comme pour l'Aïd thamachtouhth, elles n'oublient pas la ziara pleine de dévotion au Saint, Gardien de Thadarth. Elles s'y rendent surtout pour renouveler contre une

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

petite obole, les prières qu'elles avaient formulées lors de la précédente fête et qui tardent à leur goût, à se concrétiser.

Seulement, comme tout a une fin, la demie - journée est vite passée. C'est bientôt le retour des hommes. D'ailleurs ne les voilà-t-ils pas qui montent en procession ? Mieux vaut regagner le logis. Alors les femmes se dispersent dans la joie et les rires. Toutes rentrent chez elles pour accueillir leurs maris et reprendre avec un bonheur apparent, leurs occupations domestiques.

Dès son arrivée, le mari déballe tous ses achats et laisse le soin à son épouse pour en faire bon usage.

Le soir au souper de thasouiqth (Imensi n'tasouiqth), thamgharth et ses brus préparent un couscous accompagné de viande de bœuf achetée au marché, auquel les tantes paternelles et les filles mariées dans le village sont conviées.

Le lendemain, jour de l'Aïd, après la prière, on procède au sacrifice du mouton à la grande joie des enfants qui attendent avec impatience à qui échoira la vessie qui sera gonflée tout à l'heure pour faire office de ballon.

Pendant que l'homme et ses fils s'occupent à nettoyer la carcasse du mouton, la mère, ses brus et ses filles se partagent le travail. La mère prend en charge le lavage des trippes, une des brus grille sur des braises la tête et les pattes (bouzellouf), et enfin les filles s'occupent de la cuisson des galettes pour le repas de midi.

Des relents de chair brûlée emplissent l'atmosphère du village où toutes les rigoles déversent à ciel ouvert leurs flots d'une eau rougeâtre ou verdâtre mêlée d'immondices de toutes sortes. L'instinct primaire de l'homme le jour de l'Aïd, prend le dessus. C'est le jour où l'on se gave de sang, de viande et d'odeur. La religiosité de la fête est remise chaque année un peu plus au second plan devant cette boulimie à l'orée d'une orgie carnée.

A midi, la famille se réunit autour d'un plat de grillade (bifteck du marché, foie, cœur, rognons blancs et rouges. Tout y passe) auxquels thamgharth, dans son infinie générosité ajoute des œufs durs, le tout arrosé copieusement d'huile d'olive et accompagné de galette chaude.

Une fois rassasié, l'homme, l'embonpoint bien en évidence, prend son burnous blanc et se rend d'un pas lent et mesuré à la djemaa très animée en ce jour de fête, pour vanter la qualité de son mouton.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

- Yelha kra ikerik ? Lui demande un cousin
- Ikeriw ? mazal ouryarziyara, aksoumiss dhayafk !
- Oula dh'nek yâani elhamdoulilah,dh'ikeri entikhssiw, nek ithidirabane !
- Al âid at'âadi am'addhou, awid kane lahna dh'essaha
- Anâam, adyafk rebbi lahna. Inchaallah ar qavel mathoufayaghd !
- Anchaallah agh'daf dh'ilkhir.

Des palabres à n'en plus finir emplissent la djemaa où les vieux notables occupent les meilleures places, là où ils peuvent s'adosser et se relever sans trop de peine.

Pendant tout ce temps que les hommes consacrent à leur verbiage sans fin, les femmes à la maison préparent le dîner. Au menu : Couscous à la tête et pattes de mouton accompagnés de sauce blanche bien grasse.

Le lendemain, c'est au tour des trippes (thifwadhine) à être ingurgitées.

Deux jours après l'Aïd, c'est «anegzoum imaslakh » le dépeçage de la carcasse du mouton. Le maître de céans commence par découper les deux épaules qui seront réservées à un usage que nous verrons plus loin. Puis avec des coups de hache très précis, il fend le reste de la carcasse en deux et demande à son épouse ce qu'elle compte faire de toute cette viande.

Thamgharth en bonne et prévoyante gestionnaire énumère :

- Une partie des côtelettes seront salées et séchées pour l'Achoura
- L'autre partie sera offerte aux nécessiteux
- Les deux gigots : la partie tendre sera découpée en lamelles de steak, l'autre partie accompagnera un futur couscous.

Important : La partie du cou qui sent bouzellouf (thizli) et la queue du mouton toute couverte de graisse sont une exclusivité réservée au mari. Thizli accompagnera un couscous prochain, la queue, quant à elle, sera salée et soigneusement séchée pour être dégustée avec délectation, le jour de l'Achoura.

Au dernier souper de l'Aïd (Imensi ounagzoum imaslakh), les filles et les tantes paternelles sont une nouvelle fois conviées. Ce repas marque dans la bonne humeur et l'allégresse générale la fin de la fête. Toutes les fautes des uns et des autres sont pardonnées et définitivement oubliées. (Amen!)

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Le père et la mère se rendent ensuite chez leurs filles mariées en dehors du village. A chacune d'elles, ils porteront une épaule de mouton et des beignets et, à la fin de la visite, lorsque la fille viendra déposer un baiser affectueux sur le front de son père, celui-ci, tout en la serrant dans ses bras lui remettra discrètement dans la main un billet de banque tout neuf.

De la fête de l'Aïd, il ne subsiste désormais, que la peau du mouton que l'épouse a pris soin de saler et d'étaler sur une claie en roseaux, là bas, tout au fond de la cour.

A l'année prochaine Inchaa Allah !

### 3) THIMCHRET

Pour conjurer le mauvais sort qui menace le village un seul remède : une bonne thimechret. Pour ce faire, l'Amine réunit le village et explique le bien fondé de ce sacrifice.

- Aken th'oualam al ghachi assougassa el ghella oulach. Assassène netmourth ouaqila tsounagh. Iouakène adhaghdamakthine illaqagh thimachret. Koul yiouene adyafk khamssine teryaline bla mateskine ouarach our'nâadara âachra snine. Yal tamène adyajmagh idhrimène n'ouedhroumis. Idhrimene adhiline gher lamine alama dhasmi aradnagh izgarèn aranazlou n'chaallah ! (Comme vous le constatez honorables citoyens, cette année, nos récoltes sont mauvaises. Je crois que les Saints Gardiens de notre village nous ont oubliés. Pour nous rappeler à leurs bons souvenirs, un sacrifice d'animaux devient nécessaire. La contribution financière est fixée à cinquante sous par habitant, les enfants de moins de dix ans exclus. Chaque tamène collectera les contributions listées de son adhroum. Les tamèn remettront l'argent ramassé à l'Amine qui le gardera jusqu'au jour où il sera procédé à l'achat des bœufs à sacrifier si Dieu le veut !)

Au bout d'une dizaine de jours, une somme rondelette est amassée.

Pour leur rendre justice, il convient de préciser que les familles aisées ont été assez généreuses. Elles ont donné plus que ce qui leur était exigé (Dieu le leur rendra au centuple). Mais les autres villageois ne sont pas en reste. Ils ont tous tenu à faire honneur à leur quartier et à leur Tamen. Thimechret c'est sacré. Et puis le kabyle tient beaucoup à sa fierté. C'est lui qui dit souvent : «ouryili ounagarrou dhagnagh» (Qu'aucun de nous ne soit dernier dans l'accomplissement de son devoir)

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Le jour du marché, l'exécutif du village (amin et teman) choisissent quelques spécialistes en matière d'animaux et les chargent d'acquérir les bêtes. Ceux-ci s'acquittent de leur mission avec brio puisqu'ils reviennent au village avec trois magnifiques bœufs.

Les bêtes gardées attachées sur la place centrale du village font la joie des petits et des grands. Les enfants leur tournent joyeusement autour avec tout de même quelque appréhension que suscitent ces énormes et menaçantes cornes, tandis que les hommes s'en approchent avec précaution pour tâter qui les cuisses, qui les côtes avec quelques commentaires très suggestifs de fins connaisseurs de bifteck. « arwane, zediguith, aksoum n'sene adh'yilqiq. N'chalallah thimechret agui adawi lahna i thadarth »

Après avoir été passées en revue générale et commentées, les braves bêtes sont conduites vers l'abreuvoir puis à l'écurie mise à disposition par un citoyen. Elles y resteront jusqu'au jour qui sera fixé pour thimechret.

Dans l'après midi, l'Amine réunit une deuxième fois le village pour fixer la date du sacrifice et répartir les tâches. Chaque adhroum doit désigner quatre à cinq membres. Comme notre village compte quatre idherma, il y aura donc seize hommes assez robustes qui s'occuperont de la boucherie (égorgement, écorchage, dépeçage. Etc.) Les autres se chargeront de remplir d'eau, tous les fûts mis pour l'occasion à la disposition du village. Les enfants iront à Amalou cueillir des fougères (ifilkou) sur lesquelles les quartiers de viande seront disposés. Les autres hommes resteront à la disposition de l'Amine et de leurs teman respectifs pour toute autre éventualité.

Au jour fixé, au petit matin, les bêtes sont une nouvelle fois menées à l'abreuvoir pendant que les hommes transformés en bouchers de circonstance affûtent les haches et les couteaux. L'aire à battre (annar) choisie comme lieu d'abattage est pleine à craquer. Tous les hommes valides sont là. Délaissant tout. Commissions, travaux des champs, pâturage Etc. Thimechret vaut bien un jour de repos.

Avec force difficultés et les encouragements des vieux assis en cercle avec l'imam adossé au tronc du grand frêne, on fait tomber les bêtes l'une après l'autre, on leur entrave les pattes et, avec solennité et un grave «Bismillah allah akbar» plein d'émotion, la lame effilée maniée avec dextérité par la main de l'homme, tranche d'un geste vif et précis le cou de la pauvre bête d'où fuse instantanément un puissant jet de sang accompagné d'un gargouillement indescriptible.



## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Après quelques soubresauts nerveux, le bœuf, les yeux exorbités et la langue mordue, s'immobilise dans un dernier tic de la patte arrière et devient un tas de viande, d'os et de boyaux prêts à être dépecés par nos paysans bouchers d'un jour.

C'est le début du carnage.

C'est de loin qu'on peut entendre les coups de hache et les « han » lancés par nos braves en sueur. Il faut dire que le travail est pénible. Couper en morceaux trois grosses bêtes comme nos bœufs n'est pas une mince affaire. Et avec les remarques des vieux, des tamèn et de l'Amine : « Faites attention à la viande, ne la déchiquetez pas comme ça ! Et cette peau ! Regardez-moi ça » ça devient vraiment difficile. Heureusement qu'au bout, il y'a un bon steak en perspective

Pendant ce temps, les enfants arrivent avec des brassées de fougères bien fraîches. On les étale sur toute la surface de l'aire pour y déposer à fur et à mesure les tas de viande. L'Amine en bon maître de cérémonie, fait attention à la répartition équitable des morceaux. « Attention, ce tas n'a pas sa part de foie, celui-ci a deux part de bifteck ! Faites attention ! » Chaque tamèn vérifie les parts une par une de son adhrour. Il n'est pas question de négliger le moindre tendon, le moindre morceau de poumon. Chaque maison recevra sa part de viande, et d'abats suivant le nombre de personnes qu'elle abrite. Aucun ne sera oublié et l'Amine fera en sorte à ce qu'il ne reste des bœufs que les têtes, les pieds et les peaux qui seront cédés au plus offrant. Le produit de cette vente enrichira la caisse du village. Tard dans la soirée, l'Amine, les teman et toute l'assistance constatent avec fierté et une joie visible que notre timechret s'est très bien déroulée, tous les habitants du village ont eu leurs parts de viande, et toutes les susceptibilités ont été ménagées. Qu'Allah en soit glorifié !

Pour récompenser tout le monde, il est demandé à l'Imam de formuler une prière au bénéfice de ceux qui ont participé avec leur argent et leurs bras, une autre, au bénéfice des émigrés, une autre aussi au profit du village sans oublier bien sûr nos morts auxquels nous demandons miséricorde et pardon d'Allah.

Ce soir, au dîner, toutes les marmites du village seront « contentes ». Au lieu de bouillir, elles chanteront. Thimechret, c'est la convivialité. C'est l'allégresse. C'est la tradition de nos aïeux. Ah ! Nostalgie, quand tu nous tiens !!!

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

### **4) PARTICULARITE DU REPAS DE L'ACHOURA (IMENSI N'TAACHOURTH)**

Imenssi n'tâachourth a une particularité bien singulière où même les absents sont conviés à la table. En effet, lors du dîner, la vieille thamgharth présente le plat avec tout autour des cuillères plantées dans le couscous puis elle commence à épeler ses enfants et petits enfants mâles en touchant chaque cuillère « tha n'ali, tha n'youcef, tha n'ravah, tha ourezki, tha n'ahmedh etc. » Arezki et Ahmed qui sont absents physiquement, sont tout de même comptés parmi les présents et leurs cuillères sont autant plantées dans le couscous que celles de leurs frères présents. Ne pas compter les absents lors du repas de thâachourth est un mauvais présage qu'il faut absolument éviter.

### **VILA FILLE KABYLE (naissance, éducation & mariage)**

Nombre de familles kabyles reçoivent la naissance d'une fille comme une punition céleste. La fille est présumée source de tracas dès sa naissance.

Contrairement à la venue d'un garçon qui est fêtée comme un grand évènement, celle de la fille passe quasiment inaperçue. Quelles que puissent être ses qualités, la fille n'égale jamais le garçon. (La fille ne met pas le burnous, ne soulève pas le fusil, n'a pas sa place à la djemâa, ne participe pas aux travaux collectifs, ne va pas au marché mais surtout, summum des tares, elle ira un jour «remplir» la maison d'autrui «atrouh atâamer akham meddene etc.) Le kabyle se rend à l'évidence, à son évidence. Il considère qu'avoir des filles à la maison est véritablement une punition des saints du bled auxquels il faudra penser un jour à faire une ziara et même offrir un sacrifice.

Dès l'âge de six ou sept ans, la fille kabyle rentre dans la vie active. Progressivement, Elle apprend à soulever la cruche, à faire des petits fagots de brindilles qu'elle charge sur sa tête ou son dos, à pétrir la pâte, à rouler le couscous, à balayer la cour, à faire la vaisselle, à attacher et détacher les animaux dans l'écurie etc. Elle complète son apprentissage par le passage derrière le métier à tisser. Sous l'œil expert et vigilant de sa mère, le tissage des couvertures (Alawene,adhilene) et des burnous (Ivernyass) finira par n'avoir aucun secret pour elle.

Arrivée à l'âge de quatorze/quinze ans, elle devient une belle jeune fille accomplie, capable d'affronter toutes les difficultés d'un ménage (Atqavel akhamis). La réputation de la famille

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

aidant, les femmes (thinakhdhavine) affluent chez ses parents pour la demander en mariage. Les parents procèdent au tri des demandes et, après une petite enquête d'usage, optent pour une des familles prétendantes.

Comme pour le garçon, les deux pères se rencontrent et arrêtent de commun accord les modalités matérielles et financières de l'union. Ils fixent aussi la date de la cérémonie. De retour à la maison, le père informe ses cousins de ce qu'il a décidé pour sa fille.

Une semaine avant les noces, la mère aidée de ses brus, de ses autres filles et des femmes du quartier avec lesquelles elle partage quelques affinités, préparent l'aâdha qui accompagnera le trousseau de la mariée. (L'aâdha consiste en une variété de gâteaux, beignets et sucreries, bonbons, amandes, noix, cacahuètes et dattes). Une fois terminé, l'aâdha sera emballé dans des paniers en tiges d'oléastre tressées (Iqachwalène) et conservé sous bonne garde jusqu'au jour de départ prévu.

Quand arrive le jour des noces, le père reçoit tout ce qui a été demandé à la famille du fiancé (le mouton sur pieds, la semoule, le dîner du henné et les denrées qui serviront à préparer le déjeuner des gens du cortège « lfathour iqafafene). Il invite à diner les hommes et les femmes de son adhroum et les convie à assister à la cérémonie du henné. Tous les convives, hommes et femmes embrassent la fille et, comme pour le garçon, lui glissent discrètement dans la main un billet de banque. Le lendemain arrive le cortège et au bout de la cérémonie de la demande en mariage et de la fatiha, la fille rejoint sa nouvelle famille suivie des youyous de toutes les femmes du village et des prières de sa mère : « Rouh a yelli akmihenni Rebbi, adh'yâamar Rebbi amourime – Va ma fille, que Dieu veuille sur ton bonheur, Que Dieu remplisse ta part ».

**NB/**Le kabyle quand il marie sa fille doit le faire le plus discrètement possible. Il n'est pas convenable de trop festoyer. Un proverbe très significatif dit : « Yefka yellis, yerna thamaghra dh'goukhamis » (Il a donné sa fille et a fait la fête chez lui).

### **A) EXEMPLARITE DE LA FEMME KABYLE**

Si, au bout d'un certain nombre d'années, elle n'arrive pas à avoir d'enfants et ce, malgré toutes les visites chez les saints, malgré les nombreux sacrifices d'animaux, malgré les talismans rédigés par les marabouts les plus réputés, la femme kabyle, la mort dans l'âme prend une décision peut-être unique dans le monde : Elle décide de marier son époux à une femme plus féconde. Par soucis de pérenniser son nom, le mari accepte avec une gêne apparente la proposition de sa femme.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Avant sa venue, la future coépouse est informée des modalités de l'union. On lui apprend qu'elle est là uniquement pour sa fécondité. La maison reste sous le «commandement» exclusif et permanent de la première épouse et qu'à la moindre incartade elle est renvoyée. La prééminence de la première épouse demeure indiscutable. Le bébé à venir aura deux mamans et le mari partagera la couche de chacune de ses deux femmes alternativement. Généralement, tout se passe bien et, comme pour la récompenser, le Bon Dieu décide dans sa grande miséricorde d'accorder à la première épouse le bonheur de devenir maman. Elle tombe enceinte elle aussi, à la grande joie de toute la famille. (Ce cas authentique a été vécu dans notre village dans les années quarante).

L'homme kabyle, malgré les apparences et son caractère rustre, voue lui aussi à la femme un respect qui mérite d'être signalé. La femme chez elle, est une authentique patronne. Son mari la considère d'abord comme la mère de ses enfants avant d'être sa femme. Arrivée à un certain âge, la femme kabyle devient l'objet de toutes les attentions. Le village tout entier lui témoigne respect et considération à tel point qu'il suffit qu'elle jette son foulard entre deux hommes en train de se bagarrer pour que la rixe s'arrête immédiatement quel qu'en soit le motif. «L'Aânaya n'etmatouth thaghlev kra yellane» L'intercession de la femme est inviolable sous peine de blâme déshonorant.

Avec ses airs de grand duc, l'homme kabyle sans son épouse n'est presque rien. Un proverbe kabyle dit : «On voit l'homme bien marié à la qualité du burnous qu'il a sur ses épaules ». Un autre proverbe du terroir dit de l'homme «A Yargaz ayamaghvounne yeksane dhi lakhla am'serdhoune» (Pauvre homme qui pâit comme un mulet dans les champs sans se douter de rien). C'est la femme kabyle qui tisse le burnous de son mari, qui lave son linge, qui lui prépare à manger, qui élève et éduque ses enfants, qui assure la bonne marche de sa maison, qui prépare les trousseaux de ses filles à marier. Elle travaille la laine, elle tisse, elle tricote, elle laboure, elle bêche, elle élève toute sorte d'animaux domestiques. Elle est partout. A la maison, comme aux champs. Les kabyles considèrent la femme comme la poutre centrale de la maison. (Tagoujdhith talemstah).

**NB/** Dans son adhrum, la femme kabyle mariée peut circuler librement, non voilée. Elle peut faire ses commissions sans contraintes. Elle ne peut néanmoins se rendre dans les autres quartiers du village, qu'après avoir avisé sa belle mère ou son mari.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

### **B) CONGE DE LA FEMME KABYLE (THIRDZAFF)**

Même femme au foyer, la femme kabyle ouvre droit au congé annuel. Ce congé, elle le passe chez ses parents. Il suffit seulement de respecter une démarche et quelques règles de convenance admises par tous :

Contrairement à la répudiation, ce n'est pas le mari qui accompagne sa femme quand elle part en «congé» c'est son frère aîné ou son père qui viennent solliciter du beau père (Amghar) le mois de repos auquel toute belle fille ouvre droit chaque année (même lorsque son mari est présent à la maison). Pour ce congé, on choisit généralement les périodes creuses (entre deux récoltes ou deux moissons). A la veille de son départ chez ses parents, la belle fille prépare la toilette qu'elle doit porter, si elle a des enfants qui doivent l'accompagner, elle doit aussi les préparer et les vêtir proprement. La belle mère lui donne une sorte de viatique composé d'une quantité déterminée de semoule de blé, d'œufs etc. Le jour du départ, le père ou le frère arrivent avec un mulet ou un âne supplémentaire sur lequel seront chargés le viatique et les autres affaires de la belle fille. Les enfants en bas âge qui accompagnent leur mère feront le voyage à dos d'âne ou de mulet. Seule la femme fera le voyage à pied. Sa joie de revoir sa mère, de vivre quelques jours chez ses parents, gâtée et dorlotée, est tellement grande que le trajet même pénible lui paraît très agréable.

A l'arrivée chez ses parents, elle est accueillie comme une reine. On profite de l'occasion pour améliorer le dîner « Aveddel imenssi » auquel les proches sont invités. Durant tout son séjour, elle fait l'objet de beaucoup d'attention. Elle, comme toute kabyle qui se respecte ne rate pas une pour faire la Zouave et chanter les louanges de son mari ainsi que celles de toute sa belle famille (Question de faire des jalouses). Ses enfants sont choyés par leur grand-mère (la grand-mère kabyle préfère en général les enfants de ses filles à ceux de ses fils).

Au bout d'un mois de rêve, la réalité prend le dessus et le moment arrive pour la fille de rejoindre sa maison, ses beaux parents et tous les tracassés journaliers. A son départ, la fille ne s'en va pas les mains vides. Elle prend avec elle ce qui est appelé « Tharzefth » (un quartier de viande, des beignets, des friandises de toutes sortes et quelque fois un coupon de tissu ou une robe pour la belle mère). Elle est raccompagnée chez elle par son père ou un de ses frères.

Quand la belle fille est issue du même village que son mari (ce qui est souvent le cas), le mois de congé n'est pas obligatoire. La belle fille peut rendre visite à ses parents à tout moment de la journée, en l'absence de son mari, elle peut même y passer la nuit après autorisation du

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

beau père bien sûr. A chaque fête religieuse (les deux Aïd, achoura, el mouloud) la belle fille est invitée par ses parents pour le dîner et regagne sa maison juste après. Celle qui n'est pas originaire du village doit attendre l'arrivée de ses parents qui lui apporteront sa part de ce qu'ils ont mangé lors de la fête (el haq n'etwallits).

### **c) LA REPUDIATION D'UNE EPOUSE**

Dans une famille kabyle, la cause principale d'une répudiation est due essentiellement à l'incompatibilité d'humeur entre la belle mère et sa bru. La répudiation chez les kabyles est assimilable à du licenciement administratif.

Les autres causes de divorces sont : la stérilité, l'aspect physique qui ne plaît pas au mari, le manque d'éducation de la fille et la mauvaise tenue de la maison.

### **REMARQUE :**

La rivalité qui existe partout entre la belle mère et sa bru est accentuée en Kabylie par le rôle matriarcal quasi dominant de la belle mère. Face à ses belles filles, elle a toujours raison. En Kabylie des épouses mères d'une flopée de gosses ont été répudiées pour cause de mauvaise humeur de la belle mère.

Avant de prendre l'ultime décision, les parents se concertent et font part de leur mécontentement à leur fils. La bru est avertie plusieurs fois par son mari mais elle ne tient compte (selon sa belle mère) d'aucune remarque et persiste dans sa conduite jugée inconvenante. Les beaux parents sont avisés à leur tour et sont mis en demeure pour intervenir. Ils le font dans un esprit de réconciliation et tentent pour éviter de nouvelles frictions, de « mettre de la paille entre les poteries ». (Alim guer ijeqdhourène).

- Votre fille dépasse les bornes, elle n'écoute plus sa belle mère, elle s'attaque à tout le monde, ses taches ménagères, elle les fait à moitié, quand elle se rend à la fontaine, elle ne revient pas avec ses belles sœurs, elle écoute les commérages et médite à son tour sur tout le monde. Sa conduite nous crée des ennemis dans le village et nous ne pouvons plus tolérer cela ! se lamente son beau père.
- Je comprends votre courroux. Pourtant ma fille je l'ai bien éduquée, nous ne lui avons appris que les bonnes manières. Maintenant que tous ces défauts ont surgi dans le comportement de ma fille, vous m'en voyez navré et j'essaierai de remédier sans plus tarder. Pour cela, je vous demanderais si vous le vouliez bien, d'accorder à ma fille une semaine de congé. Ces quelques jours me permettront de discuter avec elle et de

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

porter les correctifs nécessaires à ce nouveau comportement que je ne lui connaissais pas auparavant.

- Tout ce qui peut apporter la paix et la sérénité dans ma maison est le bienvenu. Ta fille, je lui accorde non pas une semaine mais quinze jours. Tu lui diras, cependant, que c'est la dernière fois qu'une telle concession lui est accordée. Que le respect du à sa belle mère est indiscutable et qu'au prochain écart de conduite, c'est la répudiation !

Cet échange d'amabilités n'apportera rien de nouveau, la belle fille ne fait toujours qu'à sa tête, (toujours selon la belle mère).

La belle mère qui ne rate aucune occasion pour charger sa belle fille, tarabuste son mari :

- Jusqu'à quand vais-je encore supporter cette folle ? Les quinze jours de congé que tu lui as accordés n'ont rien apporté de nouveau, notre fils est malheureux. Il faut agir et vite.

Le père instruit son fils qui va voir sa femme :

- Bon, tu ramasses tes affaires, je te répudie « trois par trois » « Vrigham thlatha fi thlatha »  
Mon père te reconduira chez tes parents tout de suite !

L'épouse répudiée et en pleurs ramasse tout ce qui reste de ses affaires, se couvre du voile traditionnel et sort accompagnée de son beau père qui la reconduit chez ses parents sans autre forme de procès. La belle mère jubilant, va retrouver son fils et lui parle déjà de remariage :

- Mon fils ne t'en fait pas, je t'ai trouvé une fille qui a dans chaque doigt un métier, elle est obéissante. Une vraie perle ! Je connais sa mère et tout le monde ne dit que du bien d'elle et de sa famille !
- Mais mère, c'est ce que tu m'as dit pour ma première épouse !
- Tu sais mon fils, on m'a trompée, mais cette fois-ci, j'ai pris mes devants, cette fille n'a vraiment aucun défaut !
- Amen ! répond le fils résigné.

Mais après six mois de vie commune avec sa nouvelle bru, la belle mère décidément incorrigible, commence étrangement à trouver quelques « lacunes » à sa nouvelle belle fille.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

**NB/** Dans nos anciennes coutumes, la femme répudiée sans que la formule sentencieuse (Thlatha fi thlatha) ne soit prononcée, est interdite de mariage sans le consentement de son ex conjoint. Par dépit ou par vengeance, il peut ainsi empêcher quiconque de la demander en mariage : On dit qu'il l'a hypothéquée (irahnits), d'où cette célèbre expression de défi : «Wiss yennane thevra, yaghits !». (Qui ose dire qu'elle est répudiée, qu'il l'épouse !). Le mari lui, peut se remarier autant de fois qu'il le désire.

### VII) LE GARÇON KABYLE

#### A) NAISSANCE

Deux vieilles se rencontrent en chemin :

- A thinath, frah'gham, thislithim dh'aqchiche ayernoune ghourès, ivane woudhmis !
- (Je suis contente pour toi, ta bru aura un garçon, ça se voit sur son visage !)
- Adhinez Rebbi arrawim ! Woussene ? Mayvgha Rebbi, noukni dhayene inavgha » !  
Que Dieu préserve tes enfants ! Qui sait ? Si Dieu le veut, nous aussi, nous le voulons)

Avant sa naissance déjà, le garçon devient sujet de fantasme des grand'mères.

La femme kabyle enceinte ou pas, est soumise au même régime. Elle est tenue de faire face à toutes ses obligations domestiques et ce, jusqu'à l'ultime instant.

A la première alerte, la mère fait appel à l'accoucheuse (elqivla) attirée du village qui arrive accompagnée de ses « assistantes ». Quelques instants après, on entend un vagissement. C'est un garçon ! C'est un garçon ! s'écrie la sage femme. Aussitôt des youyous fusent ! Le grand père anxieux, qui attendait dans le vestibule la délivrance de sa belle fille, sort son fusil et tire deux coups de feu à balles réelles. «A thamgharth asensemi Saïd ! Thsilddh negh ala ?» «Ih yervah, Essaïd, adh saâdhe Rebbi oussanis dh'woussane enagh inchaallah !» «Femme ! Nous l'appellerons Saïd ! Tu as entendu ? Oui ! Saïd ! Que ses jours et nos jours soient heureux !» lui répond sa femme. L'accoucheuse coupe le cordon ombilical, enveloppe le nouveau-né dans un linge propre, et le remet à sa grand mère. On s'occupe ensuite de la maman. Une couche propre où elle doit rester allongée pendant sept jours, lui est préparée. A côté d'elle, on place un tout petit lit destiné à recevoir le nouveau-né. Près de l'enfant, la grand-mère dépose quelques objets symboliques : Amsedh (le gros galet qui sert habituellement à aiguiser les couteaux et les haches, symbole de la résistance), Imcheddh (le gros peigne des cadreuses



## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

de laine, qui symbolise les griffes comme celles du lion) El mouss (le couteau, qui symbolise le courage et l'agressivité). Elle dépose également un peu de sel, et quelques herbes.

Durant deux ou trois jours, la famille ne cesse pas de recevoir les félicitations de tous les habitants du village. Les femmes viennent par groupe souhaiter longue vie au bébé et bon rétablissement à la maman, elles reçoivent toutes en retour, une tasse de café et un beignet. Au troisième jour de la naissance, les parents de la belle fille viennent apporter «lehna n'tlalith» (viande, semoule, beurre, œufs, café, sucre). Ils sont conviés à prendre le déjeuner préparé à leur intention et, avant de repartir, ils demanderont à voir le bébé pour l'embrasser et déposer sur ses langes quelques billets de banque. La maman, leur sœur et fille, confuse, les remercie timidement.

La bru, pendant une semaine est dorlotée. On la gratifie de repas améliorés (viande braisée, omelettes et bouillons de toutes sortes) c'est le grand père lui-même qui veille au confort de sa belle fille, mère de son petit fils.

C'est l'accoucheuse (elqivla) qui s'occupe de la santé et de l'hygiène du nouveau né. Chaque matin et cela pendant sept jours, elle vient changer les langes du bébé, s'en quérir des nouvelles de sa santé, et procéder à son massage. (Avec un mélange de cumin et d'huile d'olive, elle commence par frictionner les membres inférieurs du bébé, puis ses membres supérieurs et finit par sa poitrine et son dos). Au bout du septième jour, la belle fille enlève les habits dans lesquels elle avait accouché et les confie à l'accoucheuse qui se chargera de les nettoyer. Elle se lave, s'habille d'une robe neuve, s'entoure la taille de sa ceinture de laine avec l'aide toute symbolique d'un jeune garçon, mâche un bout d'écorce de noyer pour donner des couleurs à sa bouche, se pare de ses bijoux (At'hanek) et rejoint les autres membres de la famille réunis dans la salle commune (Akham laâyal). De son côté, la grand-mère suspend à la poutre centrale de la grande salle le berceau fait en tiges d'oléastre, prend dans ses bras son petit fils et le dépose à l'intérieur tout en marmonnant quelques prières de sa propre composition.

Pendant quarante jours, la belle fille est dispensée de toute tâche ménagère. Elle prend soin d'elle-même et de son bébé. Pendant tout ce temps, elle fait chambre à part, loin de son époux.

Au quarantième jour, la belle fille prend un grand bain chaud, s'habille de vêtements de tous les jours et reprend ses activités normales au sein de la famille. Le grand père profite de

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

l'occasion pour régaler les membres de sa famille avec un bon couscous aux légumes et viande. La nuit venue, la belle fille rejoint son mari dans leur chambre et la vie reprend son cours habituel avec les vagissements intermittents du nouveau-né, en plus.

**BONUS** : Langer un bébé à la façon kabyle :

Au bout du septième jour, l'accoucheuse termine sa mission et la grand-mère prend le relais. C'est elle qui se charge du massage et de l'emballage de bébé et cela, durant au moins quarante jours, période de convalescence de sa belle fille.

Pour langer son petit fils, la grand-mère s'assoit par terre, prend un linge propre assez large et l'étale sur ses jambes allongées. Elle ajoute dessus ensuite, un autre tissu plus petit mais plus épais qui servira de couche-culotte puis délicatement elle dépose le bébé. Avec le tissu couche culotte, elle isole les petites fesses de bébé du reste de son corps, puis prend le bras droit du petit enfant, l'allonge au maximum le long de son petit corps et le bloque en serrant assez fort avec la partie droite du linge, elle répète la même opération pour le bras gauche puis à l'aide d'un large ruban (thatsalt) elle emmaillote le bébé des épaules jusqu'aux pieds. Enfin pour terminer, elle procède à un rituel : Elle croise sur le corps de bébé emmailloté ses bras de droite à gauche puis de gauche à droite tout en claquant des doigts (le pouce et le majeur). Ce geste rituel a plusieurs explications mais la plus plausible c'est celle qui rappelle le passé chrétien de la Kabylie. En effet, ce geste de croisement de bras en x rappelle étrangement celui de la croix.

De sa naissance jusqu'à son mariage, tous les premiers actes de la vie d'un garçon kabyle sont des prétextes pour faire la fête. Il y va ainsi de sa première sortie, de sa première coupe de cheveux, de son premier marché, de sa circoncision, de son premier jour de jeun et de sa rentrée en tant qu'adulte à la djemâa.

### **B) PREMIERE SORTIE**

Le garçon kabyle, durant sa première année de vie ne peut être vu que par les membres de sa famille. Dès qu'une femme étrangère à la maison veut rentrer, elle s'annonce par un « Ghoum aqchiche » - couvre le garçon – Pour réponse, elle reçoit un hypocrite « Rentre, l'enfant dort, mais il n'égale jamais ton merveilleux fils ! »

Le jour de sa sortie, la grand-mère fixe sur le col de la gandoura du petit garçon les talismans protecteurs (contre le mauvais œil, contre les génies maléfique et contre les gens envieux).Elle

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

lui passe autour du cou un petit collier fait de petits coquillages, d'une pièce en argent massif et d'un tas de petits talismans pour le prémunir de toutes les mauvaises rencontres. Elle le remet ensuite à son grand père qui le prend avec un affectueux « Bismillah » - au nom d'Allah – et sort fièrement de la maison avec son petit fils dans les bras. Il se dirige directement à la djemâa où il reçoit les félicitations de tous les hommes qui s'y trouvent : « Adhi varek Rebbi ! InchaAllah at'hadhraddh itharas dh'ezoudjiss ! » « Amine à Rebbi » répond le grand père tout heureux. Le soir, on améliore le dîner par un bon berkoukès aux œufs durs.

### **C) PREMIERE COUPE DE CHEVEUX**

Quand le garçon arrive à sa deuxième année, le grand père en accord avec la famille décide de lui couper symboliquement les cheveux.

Avant de procéder à la coupe proprement dite, le grand père se rend au marché et achète une belle tête de veau, car sans tête de veau point de coupe de cheveux. Il invite ensuite les grands parents maternels de son petit fils et les membres proches de sa famille puis il procède au cérémonial de la coupe des cheveux. Le petit garçon arrive dans les bras de sa maman qui le remet à son grand père maternel et pendant que celui-ci le tient, le grand père paternel se saisit d'une petite mèche de cheveux et la sectionne d'un coup de ciseaux. Le geste est accompagné des youyous et de quelques salves de baroud. Le soir les deux familles et les cousins se réunissent autour d'un couscous à la sauce bouzelouf avec pour chacun des convives, un volumineux morceau de viande bien grasse.

### **D) PREMIER JOUR DE MARCHE**

C'est généralement lors de la veille de la fête de l'Aïd Kébir (Thaswiqth) que le garçon kabyle fait son premier marché.

Dès le matin, le garçon est paré de ses beaux habits. Avec l'aide de sa mère, il enfile sa longue gandoura tout neuve ceinte au milieu d'une ceinture de laine puis ajoute l'inamovible burnous d'un blanc immaculé dont il se couvre les épaules et la tête. Pour le prémunir contre de mauvaises rencontres, la maman n'oublie pas de fixer au pan droit du burnous que porte son fils, quelques amulettes qu'elle a pris soin auparavant de commander à l'imam du village. On ne sait jamais ! Il vaut mieux prendre ses précautions avec tous ces djinns malfaisants qui circulent...). Le garçon est emmené au marché par son grand père, quelques fois par son père.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Dès que l'enfant est installé sur le dos de l'âne ou du mulet, les youyous de la maman et des femmes de la maison fusent instantanément. En sortant de la maison, avec son petit fils juché sur l'âne qu'il tient solidement par le licou, le grand père n'oublie pas de lancer un salut plein de dévotion à tous les saints de la contrée.

Au marché, le garçon est gâté. Son grand père ne lui refuse rien. Les cousins et les connaissances qui le rencontrent entre les étals, tenant solidement la main de son grand père lui glissent avec un sourire, qui une pièce de monnaie, qui un billet de banque, d'autres lui achètent des friandises ou des jouets.

Le grand père, avant de prendre le chemin du retour fait une petite virée à la «rahva» de la viande pour acheter l'inévitable tête de veau.

Dès leur retour à la maison sous les youyous de toute la famille, les femmes du quartier et du village viennent en procession féliciter la maman contre une bonne tasse de café bien chaud. Le soir, tout le monde (famille et cousins) est là pour partager le repas de circonstance : un couscous à la sauce bouzelouf avec pour chacun des convives, un morceau de viande bien grasse.

### **E ) LA CIRCONCISION**

Généralement c'est à l'âge de quatre à cinq ans que l'on procède à la circoncision du garçon.

Pour ce faire, une cérémonie (thamaghra) est organisée. Les parents du garçon une fois la décision prise, prennent rendez-vous avec le Mâalem et fixent la date de la circoncision de commun accord.

La fête commence par le roulement du couscous et l'achat du veau. Deux jours avant, on procède au reste des achats (légumes, café, sucre etc.) et on lance les invitations.

Les filles mariées, les tantes et les cousines arrivent les premières pour aider à préparer les repas de la cérémonie. La veille de la circoncision on tue le veau en présence de tous les parents et hommes du quartier. Le soir, c'est le rituel du henné. Pendant que le garçon habillé de neuf pour la circonstance est tenu dans les bras d'une sœur, d'une cousine ou d'une femme choisie auparavant (selon les affinités et l'humeur de la mère), la maman habillée de sa plus belle robe et de son plus beau foulard (Amendil e t vouthachrourène) qu'elle agrémente du volumineux avzim qui pend sur le côté droit de son front jusqu'à atteindre l'arcade sourcilière, prend un grand plat dans lequel elle met une petite boîte de henné, des œufs, des

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

grains de blé des légumes secs et un billet de banque. Tout en invoquant les noms d'Allah et des saints gardiens du village, elle ouvre la boîte de henné et verse une petite quantité dans une assiette qu'elle mouille avec un peu d'eau tout en la malaxant avec ses doigts jusqu'à ce qu'elle obtienne une pâte homogène et légèrement liquide, elle saisit ensuite la main droite de son fils et étale délicatement dessus cette pâte de henné qu'elle couvre pour finir, d'un petit tissu blanc prévu à cet effet. Enfin La maman lance un youyou strident, suivi immédiatement de ceux des femmes de toute l'assistance. Puis tous les présents s'approchent du garçon, objet de toutes les attentions, pour l'embrasser et lui donner un billet de banque, (el khir el henni).

Après la cérémonie du henné, les convives sont invités à prendre place pour le dîner. Au menu, couscous et tête de veau. Après avoir mangé, on passe aux réjouissances. Tout le monde danse au son du bendir et de la chorale des femmes jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain c'est le grand jour.

Les femmes de bonne heure pétrissent une grande quantité de semoule pour les galettes du déjeuner, les vieilles femmes préparent la viande à braiser et mettent les œufs à cuire dans une grande marmite pleine d'eau bouillante (Lorsqu'il s'agit d'une circoncision, les invités et les hommes du village ont droit à deux repas. A midi c'est steak coupé en menu morceaux mélangé aux œufs durs, le tout arrosés de beurre fondu. Le soir, c'est couscous sauce légumes frais et viande.)

Vers dix heures du matin arrive le mâalem accompagné de l'imam. Ils reçoivent un accueil plein d'égards. On les installe dans une pièce proprement aménagée et on leur sert à manger. Quand arrive le moment fatidique, le garçon habillé de sa gandoura blanche et tout apeuré, arrive dans les bras de son oncle paternel et, pendant qu'il le tient et le distrait, le mâalem se lève s'approche discrètement de lui, soulève la fouta qui couvre ses petites jambes et en une fraction de seconde, sectionne le prépuce d'un coup de ciseaux. L'oncle va ensuite déposer son petit neveu en pleurs dans le petit lit que sa maman lui a préparé et tire de son portefeuille un gros billet de banque qu'il lui dépose à l'intérieur de sa chéchia tout en le consolant. Le bout de chair excisé est remis à la maman qui le passe en travers d'un petit roseau et va le coincer entre les poutres du toit de la soupente (Tharichth). Il restera là jusqu'à ce qu'il pourrisse et tombe en poussière.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

A midi commence la procession des hommes du village (un par maison) qui viennent manger de petits bouts de viande braisée mélangés aux œufs durs (Akanaf t'melaline) arrosés de beurre fondu. Ce repas offert est accompagné de galette faite maison (Aghroum aqorane). En fin de repas tous les invités donnent discrètement un billet de banque au père du garçon que celui-ci s'empresse d'enfourer dans l'une de ses profondes poches. Le soir, les mêmes personnes sont conviées une deuxième fois à un couscous aux légumes frais et viande.

Le garçon qui compte désormais parmi les musulmans, reprend au bout de trois ou quatre jours ses jeux et ses bêtises sans quitter sa fameuse gandoura maculée de taches de mercurochrome et encore enguirlandée de quelques amulettes protectrices.

### **F) PREMIER JOUR DE RAMADHAN**

Lorsqu'un garçon kabyle atteint l'âge de huit à dix ans, ses parents l'encouragent à étrenner son premier jour de Ramadhan.

La maman du jeune garçon préposé à son premier jour de jeun, se rend à la source du village et remplit une petite fiole. En cours de route, elle ramasse sept petits cailloux et les introduit dans la petite fiole remplie d'eau qu'elle garde précieusement jusqu'à la rupture du jeun. Dès l'Adhan annoncé, on fait installer le jeune garçon dans un endroit de la maison de telle sorte qu'il domine tout le monde, sur le banc (adhoukane) de la salle commune par exemple, ou quelque fois carrément, sur le toit de la maison. C'est là que son père lui donne à boire, pour casser le ramadhan, une gorgée ou deux de cette eau contenue dans la petite fiole que sa maman avait puisée de la source du village. Après ce petit rituel, le petit garçon qui auparavant avait invité ses amis, descend de son perchoir et vient partager avec eux, le repas amélioré et le gâteau aux œufs (thahvoulte netmelaline) que sa maman avait préparé à son intention. Puis le garçon reçoit les félicitations de ses amis et de tous les membres de sa famille qui le gratifient de quelques billets de banque en guise de récompense pour le courage et l'endurance dont il a fait preuve.

### **G) MARIAGE**

A sa puberté, le garçon rentre à la djemaa. Il a sa place désormais parmi les adultes. Il assiste aux réunions du village et du quartier (adhroum). Lorsque son père est présent lors de ces réunions, il s'abstient d'intervenir, sauf si on lui demandait expressément son avis.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Dès leurs pubertés, le garçon et la fille deviennent des sujets de préoccupation pour leurs parents. Il faut donc absolument les « caser ». Le père pour marier son fils, s'entoure de beaucoup de précautions. Il procède discrètement à une enquête de bonnes mœurs sur la famille dont la fille est convoitée, sur leurs moyens de fortune, sur leur sens de l'honneur, sur leur façon d'appliquer les préceptes traditionnels (Thaqvaylith et thirougza). Si toutes ces investigations s'avéraient favorables, il envoie son épouse accompagnée d'une cousine ou deux femmes de confiance du village, (thinakhdhavine) chez la mère de la fille. Elles sont reçues courtoisement et «la délégation» explique le motif de sa visite :

« Nous sommes du village «flène» de la famille «feltene» on nous a dit beaucoup de bien de vous, nous voudrions avec la grâce de Dieu que vous nous accordiez votre fille pour notre fils. Notre famille est très connue, notre marché est commun au vôtre, nos hommes doivent certainement se connaître ». «Nous sommes très honorés par votre demande, je vais en référer à son père et sous huitaine vous aurez notre réponse et nous officialiserons Incha Allah notre alliance»

Le père de la fille procède lui aussi à la même enquête sur la famille du garçon et au bout de la semaine, comme promis, il rend son «verdict» et la mère de la fille avise la famille du garçon de leur accord. A ce moment les hommes rentrent en scène. Les deux pères (du garçon et de la fille) se rencontrent au marché et fixent les modalités de l'union (la dot, le trousseau, le nombre de convives, la date de la célébration etc.). Le soir, après dîner le père appelle son fils dans un coin de la cour (el harra) et l'informe de ce qu'il a décidé pour lui : «Mon fils, te voici devenu homme, tu as désormais ta place à la djemâa, il nous faut te marier. Pour cela, j'ai contacté Flène, un homme de bonne famille, honnête et travailleur, je lui ai demandé sa fille pour toi, il m'a donné son accord ce matin au marché et nous avons arrêté la date des noces pour après l'Aid Kebir N'cha Allah». Le fils, le visage cramoisi par la gêne et la pudeur, embrasse sur le front son père en signe d'obéissance et de respect puis ils regagnent ensemble la salle commune (akham lâayal) où les attendent la mère les sœurs et les belles sœurs qui lancent pour l'heureuse circonstance de discrets youyous.

Une semaine avant le début des festivités, les deux familles se revoient pour régler les derniers détails. Le père du garçon procède aux achats nécessaires (semoule, café, sucre, thé, légumes secs etc.) Il achète après avis de sa femme, ce qu'ils mettront dans la valise de la mariée (Robes, foulards, chaussures, parfum, henné, savon,). Le jour des noces, la valise sera

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

portée par une femme que choisira la maman du garçon, et l'heureuse affectée au port de thisnits reçoit ce geste comme une marque d'amitié et de considération.

Pour éviter qu'il maigrisse, Le bœuf qu'on tuera pour l'occasion ne sera acheté que deux ou trois jours avant le début de la fête. Les sœurs mariées et les tantes paternelles et maternelles sont invitées une semaine à l'avance, elles doivent absolument participer au roulement du couscous, sinon elles bouderont tout au long de la cérémonie. A deux jours du début du mariage, on égorge le bœuf en présence des notables du quartier que le père a prit le soin de convier. Le lendemain après midi, une délégation accompagne le père du marié et se rend chez celle de la mariée, elle lui remet ce qui lui a été préalablement exigé (un mouton vivant, un quintal de semoule auxquels il est ajouté le repas du henné – imenssi elhenni-). Elle lui fournit également le nécessaire en denrées, couscous et viande pour préparer le repas que consommeront sur place les membres du cortège nuptial (Ifathour iqafafene). La nuit précédant celle des noces, on procède au rituel du henné pour le marié. La cérémonie du henné est considérée comme l'un des moments clef de la fête. Pour ce faire, la maman met dans un grand plat, une petite boîte de poudre de henné, des œufs, du sucre et des légumes secs, symboles de fécondité (fèves, haricots blancs, lentilles et quelques grains de blé) puis dans un petit bol, elle mélange le henné à de l'eau, elle le pétrit jusqu'à ce qu'elle obtienne une pâte verdâtre et homogène puis elle l'étale avec délicatesse sur la paume de la main droite de son fils. Elle recouvre ensuite entièrement la main d'un mouchoir de soie et lance un youyou de circonstance auquel répondent en écho ceux des autres femmes. Viennent ensuite en procession les invités pour déposer dans le plat qui a servi au henné, des billets de banque (Ces dons en argent sont une forme de participation aux frais occasionnés par la fête). On l'appelle «El khir el henni». Tout le village est invité à un couscous viande servi dans de grands plats en bois de frêne. A la fin du repas, l'imam récite la fatiha contre une ziara et on passe à l'ourar : c'est la danse, les chants au son du tambourin et de thizemarine et ce, jusqu'à une heure tardive de la nuit.

Le lendemain c'est le grand jour. Levé de bon matin après une courte nuit de sommeil, le père du marié supervise les derniers préparatifs de départ. Le nombre de personnes qui seront du voyage est déjà arrêté. En plus des membres des familles proches, chaque «maison» du village doit déléguer son représentant. Un cortège de voitures est formé.- Avant, la mariée était ramenée juchée sur le dos d'un mulet avec un petit garçon monté en croupe derrière elle, (j'ai vécu personnellement cette situation en 1953) – La voiture qui transportera la mariée est ornée de fleurs, de rubans et de guirlandes de toutes sortes. Le père du mari ou le plus âgé de



## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

la famille montera à côté du chauffeur, tandis que deux femmes choisies par la mère monteront derrière avec la mariée. Le cortège s'ébranle dans un tintamarre de klaxons, de youyous, de coups de feu de bendirs et de chants. Dès l'arrivée au village des futurs beaux parents, la femme portant la valise (Thisnits) sur la tête ouvre la marche, elle est suivie par les autres femmes et les hommes du cortège toujours dans un tintamarre indescriptible. Les femmes sont directement orientées vers la chambre de la mariée tandis que les hommes vers une grande salle où déjà, le déjeuner est servi. Tout le monde s'installe et mange de bon appétit. Une fois le repas liquidé, commence la cérémonie de demande en mariage. Se réunissent autour de la table, les pères des futurs époux, l'imam et l'ensemble des hommes conviés qui constituent autant de témoins selon la chariâa. L'Imam prend la parole pour rappeler les préceptes religieux relatifs au mariage, les obligations et devoirs de chaque époux puis donne la parole au père du garçon :

- Au nom d'Allah le Miséricordieux, Prière et Salut sur son Prophète Mohamed (Il répète cette formule trois fois de suite), Si Mohand, je suis venu chez toi aujourd'hui pour te demander de m'accorder ta fille Keltouma comme épouse légale et légitime à mon fils Arezki ! (Il réitère cette demande trois fois de suite)
- Le père de la fille lui répond en récitant par trois fois la formule religieuse (Au nom de.....) puis en ces termes : Si L'hadj, je t'accorde ma fille Keltouma comme épouse légale et légitime pour ton fils Arezki (Il réitère son accord trois fois) puis le père du marié sort de sa poche une grosse liasse de billets de banque qu'il dépose sur la table. Le père de la fille prend la liasse, en tire le plus discrètement possible la somme convenue auparavant et dit au père du marié : « Reprends ton bien – Ajmâa arazqik » les deux nouveaux alliés s'embrassent sous les «mabrouks» sonores de l'assistance. (Il faut préciser que si le père du garçon met sur la table une grosse liasse de billet, c'est uniquement dans le but de soigner son égo et épater l'assistance. Chez les Kabyles, la somme convenue en paiement de Tâamamt est tout à fait symbolique et n'est acceptée que parce qu'elle est imposée par la loi islamique). L'imam récite la Fatiha et la cérémonie religieuse du mariage s'achève. Le père du marié en chef de délégation donne le tempo de départ. On commence par charger le trousseau de la mariée dans le fourgon prévu à cet effet puis vient le tour de la mariée de sortir accompagnée de sa mère, et de toutes ses cousines, elle est aidée à prendre place dans la voiture et le cortège démarre pour le voyage du retour.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Arrivée au village, la mariée accompagnée de youyous, et de chants des femmes est escortée vers sa nouvelle maison par ses belles sœurs, elle est dirigée directement dans sa chambre nuptiale où elle attendra avec anxiété l'arrivée de son mari qui ne rentrera que tard dans la nuit. (Dans la plupart des cas, les jeunes époux ne se connaissent pas et feront connaissance pendant la nuit nuptiale)

Une fois la nuit venue, des invités ils ne restent pour diner, que les parents proches de la famille. Tous les autres sont repartis et ont regagné leurs domiciles.

Après dîner, la mère remplit un couffin de friandises, d'œufs durs, de gâteaux maison et de beignets (laadha) et va le déposer dans la chambre nuptiale. Vers les coups de minuit le nouveau marié accompagné de ses amis pénètre discrètement dans sa chambre, prend le couffin plein de friandises et le donne à un de ses amis, puis il rejoint son épouse. Le lendemain, très tôt, le marié quitte sa chambre et va retrouver ses amis qui l'attendent à la djemaa tous curieux de savoir comment s'est passée sa nuit.

Juste après la sortie de son fils, La mère accompagnée de ses filles et de ses brus, va dans la chambre nuptiale pour constater de visu, la consommation du mariage. La nouvelle belle fille lui montre un petit mouchoir de tissu blanc maculé de sang. Satisfaite et heureuse, la mère lance un youyou strident, façon d'informer la communauté sur l'état viril de son fils et de la pureté de sa toute jeune bru. Toute à sa joie, la belle mère sert à sa nouvelle bru son petit déjeuner et appelle ses filles pour l'aider à s'habiller. La nouvelle mariée met sa plus belle robe, son plus beau foulard et tous ses bijoux et s'assoit sur le lit (atâadjer). C'est dans cette position assise qu'elle ne doit quitter sous aucun prétexte, (le premier jugement qui sera porté par sa belle mère, le sera sur sa capacité à ne pas bouger et son endurance. Aâdjer est une véritable épreuve et la mariée doit éviter au maximum de bouger, surtout devant les femmes étrangères à la famille) que les femmes du village la trouveront lorsqu'elles viendront la voir et lui donner de l'argent (elhaq net mezrith). Une fois la procession des femmes du village terminée, la mariée est autorisée à se lever pour se dégourdir les jambes à l'intérieur de sa chambre puis se hâtera de donner à sa belle mère tous les billets de banque qu'elle a amassés.

«Yachveh yerveh » c'est avec cette formule pleine de sous entendus que la mère du marié recevra la délégation familiale de la jeune mariée. (La délégation comprendra : la mère, le père, les frères, les sœurs, les belles sœurs, les tantes et oncles et les cousins). Quand la délégation arrive avec un chargement conséquent constitué de quartier de viande, de semoule, de beignets etc.les femmes vont directement dans la chambre de la mariée pour constater elles

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

aussi, la consommation du mariage, et lancer comme la mère, des youyous de satisfaction. Les hommes quant à eux sont installés dans la grande salle où les rejoindra le marié qui déjeunera avec eux. Vers la fin de l'après midi, et avant leur départ, le père, les frères et les cousins demanderont à voir la mariée. Leur demande est immédiatement satisfaite. Ils la voient, la félicitent et chacun d'eux lui glisse dans la main un joli billet de banque. Puis la délégation des nouveaux beaux parents prend congé, satisfaite des conditions de vie et de confort dans lesquelles baignera désormais leur fille. Cette dernière visite appelée « Anekchoum Boukham » marque la fin des festivités des noces. Le lendemain, les lampions de la fête éteints, la vie reprend son cours normale : Sauf pour la nouvelle épouse.

En effet, durant une semaine la jeune femme ne participe à aucune tâche de la maison, elle passe ses journées à observer et à s'imprégner des habitudes de ses vieux, de ses beaux frères, et de ses belles sœurs. Elle enregistre, se renseigne, fait attention à tous les faits et gestes de chacun des membres de sa nouvelle famille. Le septième jour, de bon matin, la jeune mariée aidée de ses belles sœurs s'habille d'une belle robe, se couvre la tête d'un foulard brodé sur lequel elle accroche une grosse broche (Avzim vou thechrourine) (**Avzim vou thechrourine n'est porté par la femme qu'en présence de son mari ou par la femme mère d'un ou plusieurs garçons. Par contre la broche appelée «thaharavth,la protectrice »est portée par la femme en tout temps, elle sert à éloigner le mauvais œil**) se pare de ses beaux et pesants bijoux et, la cruche en argile rouge toute neuve sur le dos ou sur la tête, elle se rend à la fontaine accompagnée de toutes les femmes de la famille. « Ak midjâal Rebbi tassâadith a thislith ! »(Sois bien heureuse, nouvelle mariée !) lui disent toutes les femmes qu'elle rencontre en cours de chemin. Elle, heureuse et rayonnante, leur rend la politesse par un timide « Adhirez Rebbi argazim dh'warawim ! » - Que Dieu garde ton mari et tes enfants ».

Le matin du huitième jour, la nouvelle bru met une robe de tous les jours, s'entoure la taille d'une forme de ceinture en laine de quatre mètres « Thisfifine » se couvre des hanches jusqu'aux chevilles d'une grande foutta en laine appelée « Timehremte » et la voilà prête à prendre son tour et à assurer sa part de travaux domestiques (Atatef ennouvas) sous le regard discret mais attentif de sa belle mère.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

### VIII-THIWIZI

Pour pouvoir mener à bien de grands travaux, moissonner, cueillir et ramasser les fruits, tels que les olives, les kabyles ont inclus dans leurs mœurs une forme d'entraide à laquelle ils ont donné un nom : **Thiwizi**. Thiwizi se pratique d'une façon bénévole et sans contrepartie.

Comment se déroule thiwizi :

Le propriétaire d'une oliveraie, cueille avec ses enfants et sa femme, les olives des petits arbres faciles à grimper et à gauler et réserve pour le jour de Thiwizi, les oliviers imposants et centenaires.

Deux ou trois jours avant, il annonce à la djemâa son intention d'organiser une Tiwizi et précise la date qu'il a préalablement fixée. Ceux des hommes qui ne seront pas disponibles ce jour là s'excuseront et promettent une aide particulière et individuelle un autre jour qui lui conviendrait. La veille du jour prévu, il fait le porte à porte chez tous les hommes du village pour leur réitérer sa demande.

- A Youcef ! akene nahdher dhi thjmayth, azekka tiwizi ghouri, math'stoufadh (Youcef, comme prévu lors de notre rencontre à la djemâa, demain c'est Thiwizi chez moi, si tu n'as rien de prévu)
- Yervah a Ravah astoufagh ! Anidha ? (D'accord, Rabah ! Où)
- Dhi thezgui ouhechadh, dhine imouqrith ath'zembrine (à Tizgui Ouhachadh, c'est là où se trouvent les grands oliviers)
- Ihi ar'zekka InchaAllah ! ansaqddha thiqouvach (Alors à demain je vais aiguiser les haches !)

Le lendemain, à l'aube, une grande procession d'hommes, de femmes, d'enfants et d'animaux se forme et prend dans la joie et la bonne humeur le chemin vers «arqouv ouzemmour». Dès l'Arrivée à destination, on nettoie le foyer déjà utilisé l'année dernière et on y allume un grand feu qui servira aux hommes à se réchauffer les mains vite engourdis par la température ambiante et à maintenir le café tout le temps au chaud.

((Lors de la campagne des olives, il règne en Kabylie une ambiance toute particulière, où l'on voit s'élever de partout de longues colonnes de fumée qui témoignent de la présence des Iwiziwene. Les oliveraies deviennent pour le temps que dure la cueillette, un lieu de partage,

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

de convivialité et d'efforts volontairement consentis. Un lieu plein de vie, où de temps en temps, pour encourager les hommes à donner du cœur à l'ouvrage, on entend un vibrant « Ayiwiziwene khedhmeth Rebbi akniîwene » - oh Volontaires bénévoles travaillez avec l'aide de Dieu -. Le temps des olives c'est aussi celui des étourneaux, des grives et d'autres oiseaux migrateurs qui viennent se gaver d'olives aux grand dam de nos paysans qui tentent désespérément de les effaroucher à coups « ahaï ! ahaï ! Les enfants quant à eux, profitent de la manne qui vient du ciel pour poser leurs pièges et attraper de belles et grasses grives dont ils se régaleront le soir à la maison en les grillant sans les vider directement sur la braise du Kanoun)).

Le propriétaire répartit ensuite les oliviers entre les participants tout en tenant compte de l'expérience de chacun, un tel est réputé pour son coup de sécateur, un autre pour son coup de hache et connaissant le caractère susceptible et orgueilleux de ses compatriotes, le propriétaire veillera à ne froisser personne.

Et le travail commence.

Pendant toute la journée, les hommes juchés sur des oliviers qui dépassent souvent les cinq mètres de haut gaulent, élaguent les vieilles branches qui gênent et traquent la moindre petite olive. Certains d'entre eux travaillent en chantant le « dikr » genre très prisé en Kabylie (Chez nous Da Rabah M'barek et Da Md Ouamer el Mouloud ath nirhem Rebbi étaient réputés pour leurs voix de ténors). Vers la mi-journée, la femme du propriétaire et une de ses brus arrivent du village les bras chargés. Elles apportent le déjeuner : Seksou s'el hemess et thihvoulène dhel qahwa (Couscous aux pois chiches et beignets/café) à profusion. Le propriétaire invite tout le monde à descendre des arbres et à s'approcher. Un cercle au centre duquel on y a déposé le grand plat de couscous est vite formé puis le propriétaire prenant sa cuillère le premier, invite ses convives à manger par un accueillant « Hayya Bismi Allah ». Tout en mangeant, les hommes échangent leurs impressions sur la qualité des olives, le climat etc. « Assougas a In Chaallah atili el ghella, oulache attas bougriss, aâqa yerwa ittij » « Anâam, assougas a kerzeghd arqouv agui, thizemrine fersente dhi el waqth. Inchaallah dh'ezzith à netch s'lehna » «Amine à Rebbi»

Revigorés et rassasiés, une volumineuse chique calée avec délectation entre la lèvre supérieure et la gencive, nos rugueux paysans reprennent le travail en grim pant avec panache et fierté aux imposants oliviers dont les branches généreusement lestées de fruits gorgés de jus pendent vers le sol, semblables à des guirlandes étincelantes.

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

A la fin de la journée, les oliviers aérés par l'élagage des branches inutiles et débarrassés de leurs fruits semblent rajeunis, gage de futures et abondantes récoltes.

Le sol recouvert d'olives d'un noir luisant fait réagir le propriétaire qui crie avec une joie visible « Faites attention où vous mettez les pieds, n'écrasez pas le bien de Dieu (El Khir Errebi) ». Rayonnant malgré la fatigue, il remercie individuellement tous les participants à sa thiwizi et les invite au dîner traditionnel qu'il a préparé à leur intention (Du couscous aux légumes et viande de bœuf).

Le lendemain une thiwizi féminine est organisée pour le ramassage des olives. De volumineux tas visibles de loin, sont formés à même le sol.

Comme pour les hommes, toutes les femmes disponibles du village sont conviées à participer à cet élan magnifique d'entraide et de convivialité.

Au final, le propriétaire réquisitionnera tous les ânes du village pour transporter sa récolte à l'huilerie du village où quelques jours plus tard, il aura l'immense plaisir de goûter le précieux liquide aux multiples vertus. La qualité de l'huile qu'il jugera sans doute comme chaque année exceptionnelle, sera pour lui la plus belle des récompenses.

NB/ Thiwizi est une forme d'aide mutuelle. Contrairement à Thachemlith, elle n'est pas obligatoire. Il n'est tout de même pas très recommandé de s'y soustraire.

### **IX-THACHEMLITH**

Thachemlith est obligatoire. C'est une sorte de réquisition. Tous les hommes valides présents au village sont tenus de participer. On organise une thachemlith pour des travaux d'intérêt général. (Réfection d'un chemin, d'une mosquée, débroussaillage et nettoyage des sources collectives transport d'une poutre destinée au toit d'une nouvelle maison ou des dalles de schiste nécessaires pour couvrir les sépultures etc.) C'est le conseil du village qui décide de la date et qui désigne le travail à faire. Chaque tamène réunit son adhroum et l'informe de la décision arrêtée. Il profite pour insister sur l'importance que revêt la présence de chacun et rappelle à ses « administrés » qu'ils doivent absolument faire honneur à leur adhroum.

Le lendemain tout le monde se rencontre au lieu indiqué la veille. L'Amine accompagné de L'Imam et de tous les Tamène salut l'assistance et appelle tous les présents chacun par son nom Les absents non excusés paieront une amende et gare à la récidive qui peut les mener

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

jusqu'à la mise en quarantaine. Puis après la fatiha d'ouverture, le travail commence. Pour éviter tout conflit d'orgueil, les parcelles à faire sont réparties par adhroum. Chaque adhroum tient à préserver sa réputation en faisant preuve de zèle dans la vitesse d'exécution et la qualité du travail réalisé. A la fin des travaux, l'Amine visiblement content que la journée se soit passée sans heurts ni frictions, demande à l'Imam de bénir le village et ses habitants par une belle et lyrique fatiha puis chaque citoyen regagne son logis harassé mais heureux d'avoir été une fois de plus utile à son village et à sa communauté.

**NB/** Dans thachemlith, il n'y'a pas de repas offert. Chaque participant prendra avec lui un petit casse-croûte que son épouse lui aura préparé la veille. (Généralement de la galette d'huile d'olive, des figues sèches et du petit lait pour ceux qui en ont.)

### **X/LE DECES ET LES FUNERAILLES EN KABYLIE**

- El Hadj Mohand yabouddh laâfou Errebi svah agui !
- Ath yerhem Rebbi,ghass yassaweddh,Ouallah ar'dhargaz el âali

La nouvelle comme une trainée de poudre arrive dans tous les foyers du village. L'aîné des garçons prend tout de suite la direction des opérations et charge un de ses frères pour faire les commissions nécessaires au diner de la tombe «Imensi ouzekka» (Achat d'un mouton vivant qui sera sacrifié pour l'âme du défunt, des légumes, des fruits et toutes les denrées qu'exige une telle cérémonie). Dès qu'arrive le frère avec toutes les commissions, on égorge le mouton et les femmes entrent en scène pour préparer le dîner.

S'agissant du décès d'un homme(1), le Tamen envoie dans chaque village où l'adhroum a des alliances ou des amitiés une délégation pour les informer de la date et de l'heure de l'enterrement.

Vers le milieu de l'après midi, les laveurs arrivent et procèdent à la toilette du corps. La dépouille revêtue du blanc linceul est déposée dans le brancard, (Enâache) la tête légèrement penchée vers l'Est.

Le soir, après la prière du Maghreb, tous les hommes du village affluent vers la maison de défunt pour présenter leurs condoléances. Chaque Adhroum désigne deux hommes qui participeront à la veillée funèbre puis l'Amine en accord avec le Tamen de l'Adhroum

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

concerné, informe toute l'assistance de l'heure fixée pour le creusement de la tombe prévu le lendemain.

Après la dernière prière du soir, commence la veillée funèbre. On sert à diner à tous les veilleurs, aux marabouts et à tous les présents puis on installe confortablement les marabouts et les khwans. Les autres veilleurs s'assoient comme ils peuvent. La cérémonie de la veillée funèbre est ouverte par la lecture d'un verset coranique faite par les marabouts, dès qu'ils achèvent leur lecture, ils sont relayés immédiatement par les khwans qui interprètent des chants du dikr et cela jusqu'à l'aube. A la prière du fedjr, on accompagne les marabouts chez eux, tous les veilleurs quittent la maison du défunt et les femmes assurent la relève.

Très tôt dans la matinée, à l'heure fixée, les hommes du village, certains encore sous l'emprise du sommeil, arrivent par grappe au cimetière. L'Amine prend sa liste et commence à appeler les présents chacun par son nom et les absents non autorisés seront verbalisés. Au bout d'une heure de temps, la tombe est fin prête. Rendez – vous est pris pour l'enterrement prévu après la prière du Dohr.

Vers dix heures du matin, les délégations des villages voisins commencent à arriver. Elles sont reçues par l'Amine, le Tamene et les enfants du Défunt « Elvaraka dhi laâmourn'wene a yimawlane » « Aourth'sâam aghilif » La réputation de la famille ajoutée à celle intrinsèque de lhadj Mohand font que les délégations ont afflué de toutes les contrées et le village est plein comme un œuf. Jamais on a vu autant d'hommes, toutes les djemaas sont pleines, toutes les rues, toutes les places.

Juste après la prière, les enfants du défunt visiblement abattus, soulèvent symboliquement le cercueil de leur père puis dès qu'ils franchissent le seuil qui mène vers la sortie, ils sont vite happés par tous ces hommes avides de hassana. Le cortège funèbre s'ébranle au rythme de la chahada déclamée par un groupe composé de khwan et de marabouts. A L'arrivée au cimetière, on dépose la dépouille sur le lieu de prière, puis tous les hommes pratiquants s'alignent pieusement derrière l'Imam et procèdent à la prière du mort. (La prière se pratique debout sans genuflexion). Après cette ultime cérémonie, la dépouille est soulevée et transportée vers la tombe fraîchement creusée pour y être ensevelie. «Agraw al ghachi !» par cet appel, l'Amine annonce la fin de la cérémonie d'enterrement et invite toute l'assistance à former un grand cercle autour de l'Imam pour l'écouter réciter la dernière prière. A la fin de la fatiha, les gens sont libérés et chacun en quittant le cimetière, prononce avec humilité cette sentence de foi : « Dayem Rebbi ». (Eternité à Dieu)



## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Le lendemain, une cérémonie propre à la Kabylie est organisée par la famille du défunt. Dès le matin, la famille se rend auprès de la tombe où elle donne à manger à tous les passants, de la viande aux œufs, des beignets et d'autres victuailles. Au quarantième jour du décès, on procède au réaménagement de la tombe la construction de la tombe et une cérémonie presque identique à celle du décès est organisée. (Dans la croyance kabyle, c'est au quarantième jour de son décès que le défunt rentre définitivement dans le royaume des morts)

(1) Dans certaines tribus comme la nôtre (ATH WACIF) quand il s'agit du décès d'une femme, il n'est pas fait appel aux alliances et relations nouées avec les autres villages des aârachs de la région. L'enterrement de la défunte est assuré uniquement par les hommes du village



**REMARQUE**  
**IMPORTANTE**

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

Ce travail n'est pas exhaustif. C'est un rappel des us et coutumes tels que je les ai personnellement vécus ou entendus de la bouche même de ma défunte mère.

Je ne suis ni anthropologue, ni sociologue. J'espère enfin, que ce modeste travail aidera nos enfants à s'imprégner davantage de leur culture et à préserver leur personnalité d'Amazigh dans ce milieu qui a de plus en plus tendance à brimer les différences.

**Y. Ait Mohand**

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

### ANNEXE

MOT EN KABYLE	SIGNIFICATION
Thaqvilt	Confédération
Arch (lâarouch)	Douar
Thadarth (Thoudhrine)	Village
Adhroum (Idherma)	Quartier
Ennif	Honneur
Thirougza	Bravoure
Thaqvailith	Règles de vie Kabyles
Amine	Chef du village
Tamene	Chef de quartier
Thajmaïth (Thijmouya)	Lieu de rencontre des villageois
Qanoune	Ensemble de règles qui régissent le village
Ayla meddène	le bien d'autrui
Anejmâa n'tadarth	Assemblée du village
Fatiha	Première sourate du Coran
Chariâa	ensemble de lois islamiques
Thachemlith	Réquisition
Thiwizi	volontariat/Entre aide
Thimechret	Sacrifice d'animaux et partage de viande
Akli (Aklane)	homme de peine
Amraveddh (Imravddhane)	Marabout
Aherri	le libre
Ziara	obole
Dhâawassou	Malediction
Thamrarth	Cordelette
Ahanou /Askif	Sorte de vestibule
Amrah elhara	Cour de la maison
Akham	Maison
Laâyal	membres de la famille
Akoufi (Ikoufane)	Grosse amphore
Adaynine	Ecurie

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

Tharichthe	Soupenle
Adhoukane	Banc construit qui sépare l'écurie de la maison
Lamdhawedh	mangeoires pour animaux
Thakhamth n'ray	Dépôt de denrées
Thamgharth	La vieille
Amghar	Le vieux
Akham Meddene	la maison d'autrui
Iminigg	le voyageur (l'émigré)
Agoussim	Ecorce et racine de noyer
Amendil	Foulard
Imenssi	dîner
Thaghzouth	Plaine située près d'un cours d'eau
Vou Chlaghem	Le moustachu
Aveddel	Le changement
Tharzefth	congé de la belle fille chez ses parents
L'Aid thamoqrant	Fête du sacrifice
L'Aid thamachtouhth	fête de fin de ramadan
Thaâchourth	Fête de l'Achoura
Thinakhdhvine	agents matrimoniales (féminins)
Flène/Fêltane	Un tel/Une telle
Thisnits	Habits destinés à la mariée
El henni	Poudre de Henné
Iqafafène	Cortège nuptial
El fathour	Déjeuner
Ourar	Chants et danses des femmes
Thizemarine	Sorte de hautbois à deux tubes
Laâdha	friandises comprises dans la dote de la mariée
Atâadjer	Rester immobile en position assise
Elheq n'etmezrith	Le droit de voir
Yechveh,yerveh	C'est beau, c'est gagné
Avzim vouthachrourine	Broche aux multiples franges
Thaharavth	Petite broche
Allaw (Allawene)	Couverture blanche en laine
Adhil	Couverture de laine à plusieurs couleurs
Avernous (Ivernyas)	Burnous

## QUELQUES US ET COUTUMES KABYLES

---

El qivla	sage femme
Amsedh	gros galet
Imcheddh	gros peigne en fer pour la laine
At'hanak	Se maquiller, se faire belle
Thatsalt	lange pour bébé
Berkoukès	Couscous à gros grains
Bouzelouf	tête de veau ou de mouton grillée
Iwiziwèene	les volontaires bénévoles
Dikr	Chants et incantations religieux
Khouane	Membre d'une confrérie religieuse
Fedjr	Aube, lever du soleil